

LETTRE
MISSION DE FRANCE
AUX
COMMUNAUTÉS

92

L'Église que j'aime

**L'Amérique latine
en prières
Bible
et communautés de base**

**" Français,
vous êtes catholiques "
opinions
sur un sondage**

Informations et nouvelles

**Portrait :
cardinal Suhard**

**Des livres pour l'hiver
Bibliographie**

***" OÙ nous mènent tous vos débats internes ?
la persécution sévit, les pauvres sont persécutés,
le nouveau paganisme est à nos portes,
et vous délibérez ! "***

Apostrophe de Danton, au moment de la Révolution française (1792).

Sommaire

	Pages
<i>L'Eglise que j'aime</i> Esteban Gumucio	3
<i>L'Amérique latine en prières</i> <i>Bible et communautés de base</i> Charles Antoine	7
« Français, vous êtes catholiques » <i>opinions sur un sondage</i> <i>Humiliation et crainte</i> André Depierre	20
<i>Les questions du quotidien</i> Xavier Campagne	23
<i>Une minorité croit au Dieu de Jésus Christ</i> Marcel Naudin et Louis Viollet	25
<i>Catholiques, êtes-vous chrétiens ?</i> Clément Pichaud	27
<i>Où est l'espace de la mission ?</i> Jacques Buecher	30
<i>Candeur ou stratégie ?</i> Yvan Daniel	32
<i>Informations et Nouvelles</i>	35
<i>Un portrait : Le Cardinal Suhard</i>	42
<i>Bibliographie</i>	47

***Si vous ne l'avez pas encore fait
dès maintenant
abonnez-vous
à
la Lettre aux Communautés
pour 1982***

Bulletin de réabonnement en fin de numéro

*Un abonnement
souscrit pour un ami,
un membre de votre famille
peut être un cadeau original et apprécié*

L'Eglise que j'aime

**A l'occasion
du Nouvel anniversaire
de la Vicaria de la Solidarité,
notre Pasteur,
le Cardinal Raul Silva Henriquez
en sortant des frontières habituelles
a préféré remplacer
l'homélie traditionnelle
par la lecture d'un poème.
Son auteur,
le Père Esteban Gumucio,
le lui avait dédié
à l'occasion
de son vingtième anniversaire
comme archevêque
de Santiago.
En voici de larges extraits.**

L'Eglise que j'aime
C'est la Sainte Eglise de tous les jours
Je l'ai rencontrée pèlerine dans le temps,
qui cheminait à mon côté
La tienne
La mienne
La sainte Eglise de tous les jours.

Je l'ai d'abord sauvée
dans les yeux de mon père
Remplis de vérité,
Dans les mains de ma mère
Créatrices de tendresse universelle.
Elle ne faisait pas de bruit, ne criait pas.
C'était la Bible du veilleur
Et le Rosaire
Et le hochement doux de la tête
De l'Ave Maria
L'Eglise que j'aime
La Sainte Eglise de tous les jours.

Avant de l'étudier dans le catéchisme
Je me suis baigné dans les fonts baptismaux
Dans la Vieille Paroisse de Santa Anna.
Avant de la connaître,

elle était déjà mienne
La sainte Eglise de tous les jours.
C'était l'Eglise de mes pères
Et l'Eglise de la cuisinière :
La Rosenda pleurait sur ses oignons
En récitant le Notre Père.
La Maria allait à la messe ;
Elle m'emmenait par la main
à la Sainte Eglise de tous les jours.

Dans l'aventure du monde qui grandissait
Nous étions l'Eglise
Avec Rafa et Vicente
Avec la Amalia, la Juanita et la Lucia
Avec Pablo et avec Pedro et Teresita.
La Sainte Eglise de tous les jours.
Jésus-Christ, l'Evangile, le pain, l'Eucharistie
Le corps du Christ, humble, chaque jour,
Avec le visage des pauvres
Et le visage des hommes et des femmes
qui chantaient,
Qui luttaient, qui souffraient,
La Sainte Eglise de tous les Jours...

Vint
La Parole qui transperce

Et pénètre les racines de la vie ;
Elle rassemblait les peuples,
réveillait les somnolents,
Appelait à la prière
Démontrait clairement,
Conviait
Au vaste courant de paix
Aux risques missionnaires
A la poursuite de l'Ami
L'Eglise du cœur pur
L'Eglise du chemin étroit
La belle Eglise de la Vie
La Sainte Eglise de tous les jours...

Le peuple de l'Eglise sans portes
L'Eglise large aux cent mille fenêtres
Et le souffle de l'esprit catholique
Circulant dans de libres spirales...

J'aime l'Eglise de la diversité
La difficile Eglise de l'unité
J'aime l'Eglise du laïque et du curé
De Saint François et de Saint Thomas
L'Eglise de la Nuit obscure
et l'assemblée à longue patience

J'aime l'Eglise ouverte à la science
Et cette Eglise modeste à odeur de terre
Construisant la cité juste
Avec la sueur humaine, avec le court credo
des Apôtres.

J'aime l'Eglise des Pères et des Docteurs
Et des quelques sages qui de temps en temps
Ecrivent des livres pour les hommes
Qui ne restent pas dans les librairies.
J'aime l'Eglise d'ici, de maintenant,
L'Eglise pauvre de notre continent
Tachée de sang, remplie de gens
De peuples prisonniers, sans voix et déroutés.
J'aime l'Eglise de la solidarité
Qui se réconcilie dans une sainte égalité.
J'aime cette Eglise qui se rapproche
de la blessure de son Christ ;
L'Eglise de Puebla et Medellin,
De don Helder, de Romero et Luther King
Qui viennent, unis à Moïse,
David, Isaïe et Ezéquieriel ;
Et l'Eglise de Santiago qui ne dit pas Amen
aux décrets de la mitraille ;

L'Eglise qui ne s'assoit pas à la table
Rendue aux pharaons.
J'aime l'Eglise qui va avec son peuple
Sans transiger avec la vérité
Qui défend les persécutés
et aspire à la liberté.

J'aime l'Eglise Espérance et Mémoire
L'Eglise qui chemine
Et l'Eglise de la Sainte Nostalgie
Sans laquelle nous n'aurions pas de futur.
J'aime l'Eglise du Verbe dur
Et du cœur tendre.
J'aime l'Eglise du Droit et du Pardon
L'Eglise du précepte et de la compassion,
juridique et charismatique,
corporelle et spirituelle,
maître et disciple,
hiérarchique et populaire.

J'aime l'Eglise de l'intériorité
la pudique Eglise de l'indicible
J'aime l'Eglise sincère et silencieuse
l'Eglise enseignante et qui écoute

**l'Eglise audacieuse, créatrice et efficace
Et la Sainte Eglise convalescente.
J'aime l'Eglise persécutée et clandestine
Qui ne vend pas son âme
à l'argent omnipotent**

**J'aime l'église tumultueuse
Et l'Eglise des chants millénaires murmurés
J'aime l'Eglise-témoin
et l'église blessée par ses luttes intérieures
et extérieures.
J'aime l'Eglise post-conciliaire
qui s'unit, avec respect
A la Sainte Eglise traditionnelle.**

**J'aime l'Eglise de la colère sereine
l'Eglise d'Irlande et de Pologne
De Guatemala et du Salvador,
L'Eglise des écartés
Et l'Eglise multitude de marginalisés.
Je ne veux pas d'une Eglise de lassitude
Je veux une Eglise de civisme (citoyenneté)
De pauvres dans leur maison, de peuples en fête
D'espaces et de libertés.**

**Je veux voir mes frères apprendre
Et enseigner en même temps,
Eglise d'un seul Seigneur et Maître
Eglise de la Parole
Et Eglise des sacrements**

**J'aime l'Eglise des Saints
Et des Pécheurs.
J'aime cette Eglise large et maternelle ;
implantée non par décret,
L'Eglise des ivrognes sans remède
Des divorcés croyants,
Des prostitués
Qui ferment leur commerce...**

**J'aime l'Eglise de l'impossible
L'Eglise de l'Espérance aux pieds de la femme
La Sainte Mère Marie
J'aime cette Eglise de l'amnistie,
La Sainte Eglise de tous les jours.
J'aime l'Eglise de Jésus-Christ
Construite sur un fondement solide ;
En elle, je veux vivre
Jusqu'au dernier moment.
Amen.**

L'Amérique latine en prières[★]

Bible et communautés de base

Charles Antoine

★ « *L'Amérique latine en prières* »

Textes rassemblés et commentés par Charles Antoine.
Editions du Cerf. Collection Terres de feu.

Ces chrétiens d'Amérique latine, on les dit politiques.

Ces chrétiens dits politiques, sait-on qu'ils sont de grands « priants » ? S'est-on aperçu qu'ils expriment leur vie en termes religieux d'une richesse extraordinaire ?

Le fait est là, nouveau et important : l'Amérique latine est le lieu d'une naissance évangélique dont la prière est l'expression la plus authentique.

La prière qui naît aujourd'hui dans cette région du monde a des résonances bibliques. Car l'histoire des hommes est son berceau, comme aux temps de la Loi et des Prophètes. Non point sentimentalisme facile ou émotion esthétique, mais respiration intérieure du vécu chrétien dans l'épaisseur de l'existence.

L'histoire est par essence tragique. Si nous l'avions oublié, l'Amérique latine serait là pour nous le rappeler. L'enfantement des peuples continue de se faire dans les douleurs. Des chrétiens sont présents aux lignes de fracture de la société ; ils tremblent au rythme des ébranlements qui la secouent périodiquement ; ils affrontent des problèmes à la dimension d'une civilisation en train de naître. En menant le combat pour la justice, ils entrent au cœur de l'histoire ; ils se situent de plain-pied dans la condition humaine.

Les chants et les cris qu'ils laissent échapper du plus profond d'eux-mêmes, en acte de foi, portent la marque qui ne trompe pas : la vérité de ce qui vient de l'intérieur de soi, quand on se bat avec le devenir des hommes, comme Jacob avec l'Ange.

...En Amérique latine, aujourd'hui, la qualité et l'intensité du regard spirituel porté sur les personnes et les événements est à la mesure de l'ampleur et de la rapidité des mutations de civilisation en cours. La barbarie, en effet, est de retour dans la société politique, et la conscience humaine est aux prises avec des hérésies ou perversions redoutables.

Le chrétien est, dans la foi, un pèlerin. A l'exemple des Abraham et des Moïse qui l'ont précédé dans cette marche, il avance vers sa terre promise en s'arrachant

aux oppressions du mal. Les chrétiens latino-américains, pour leur part, sont en marche pour traverser la terre d'Égypte, « cette fournaise à fondre le fer », comme dit le Livre des rois, au chapitre huit, verset cinquante-et-un...

Tel est le prologue de cet ouvrage qui a pour but de mettre entre les mains des lecteurs toute une production de « prières qui puisent leur inspiration dans la dure réalité quotidienne des gens. Textes élaborés par des prêtres ou des religieuses, mais aussi et surtout par de modestes paysans ou par des habitants des immenses périphéries urbaines. Ce sont des écrits qui circulent désormais dans les communautés de base et nourrissent leur vie spirituelle ».

Nous avons dans ce volume toute une série de récits qui sillonnent ce continent où le sang devient semence, récits aux genres littéraires très variés : à la manière des psaumes, gémissements et cris de foi de communautés éprouvées ; poésies des oraisons et des prières eucharistiques ; homélies courageuses de pasteurs et d'apôtres témoignant devant les gouverneurs ; lettres d'emprisonnés à leurs frères dans la foi, appels où se mêlent souffrance et espérance ; appels de ces multiples communautés paysannes aux évêques réunis à Puebla...

Dans le chapitre qui conclue cette mine, Charles Antoine nous fait remonter le courant de ces multiples ruisseaux d'eau vive : car la sève de l'Évangile coule à flot, la parole de Dieu est redevenue source de vie. Après avoir situé le catholicisme populaire et traditionnel, celui du culte des saints et des processions bigarées, religion miroir de la vie, respiration psychologique de l'individu, il nous fait découvrir l'étonnante vitalité de ce catholicisme minoritaire où la foi est force de libération, « un catholicisme socialement critique et spirituellement biblique ».

Deux catholicismes populaires

A l'évidence, il y a deux façons de pratiquer le catholicisme. Il y a la manière populaire. C'est celle qui fonctionne comme mécanisme culturel de survie,

psychologiquement et physiquement parlant : les paysans et les Indiens ne se suicident pas. Dans ce catholicisme, l'imaginaire chrétien se nourrit de la

contemplation des christes souffrants, des piétas et de la vie des saints ; l'action y prend essentiellement la forme de la procession, qui devient ainsi un psychodrame à l'échelle d'un village ou d'une ville ; la prière s'inscrit dans les perspectives ancestrales de l'intercession, de l'imploration et de la demande pour les biens primaires de l'existence : santé, fécondité, prospérité, refuge contre l'adversité. Ce catholicisme populaire est majoritaire en Amérique latine ; il se situe aux frontières du syncrétisme et donne prise aux accusations d'aliénation sociale.

Parallèlement se développe un autre catholicisme, minoritaire cette fois, mais tout aussi populaire au sens sociologique du terme. Il met en œuvre les mêmes mécanismes culturels d'identité individuelle et sociale. Mais c'est dans les récits bibliques que ces catholiques découvrent l'image de ce qu'ils vivent. La Bible est, pour eux, le miroir où ils se reconnaissent dans ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Et la prise de conscience qui en résulte les rend aptes à combattre l'oppression dont ils sont victimes. Le mécanisme d'identification culturelle est, en ce cas, générateur d'action. Catholicisme socialement critique, il se situe aux antipodes de l'aliénation ; mieux, il devient facteur déterminant de libération historique.

En découvrant dans la Bible les situations qui sont les leurs aujourd'hui, ces

hommes et ces femmes font jouer l'imaginaire chrétien sur un tout autre registre que le précédent. Ici, les christes souffrants, les piétas et les vies de saints continuent de peupler l'esprit, mais ces images viennent en complément des épisodes bibliques qui dépeignent les tranches de vie des gens du peuple. Quand les paysans latino-américains, victimes de la spoliation de leurs terres par les grandes sociétés agro-pastorales nationales ou multinationales, découvrent le livre de l'Exode, ils voient comment le peuple hébreu s'est mis en route pour se libérer de l'esclavage imposé par Pharaon ; ils découvrent en même temps, par mimétisme, que leur geste consistant à couper les barbelés iniques plantés sur leurs terres par les grandes sociétés, a la même valeur d'affirmation de leur dignité d'être humains que celui de Moïse s'opposant à l'Égyptien, au point même de le tuer (cf. Ex. 2, 11-12). Comment ces paysans, dont les leurs sont souvent assassinés par des tueurs à gages, ne vibreraient-ils pas au psaume qui parle de l'impie traquant le pauvre, du méchant se tenant à l'affût près des villages et du puissant tuant l'innocent ?

C'est ce catholicisme populaire qui est aujourd'hui le lieu de « production » de prières dont cet ouvrage entend donner un aperçu. C'est ce catholicisme critique — par opposition à l'autre catholicisme populaire de type magique celui-là — qui vaut à ses tenants d'être qualifiés de « politiques ».

Foi et politique

La foi vécue comme force de libération procède d'une démarche dont le point de départ est biblique mais la répercussion politique.

L'action politique stricto sensu est liée à la conquête ou à l'exercice du pouvoir. Elle suppose, de la part de celui qui la conduit, choix délibéré dans les motivations et volonté caractérisée de parvenir à ses fins ; prendre le pouvoir si on ne l'a pas, ou le conserver si on l'a déjà. C'est le sens ordinaire de l'expression : faire de la politique, que ce soit du côté gouvernemental ou dans l'opposition.

D'autres actions peuvent avoir pour effet de conforter le pouvoir en place ou de le contester, mais sans qu'elles procèdent pour autant d'une volonté de prise du pouvoir. A ce niveau, contestation et confortation du pouvoir sont deux actes à même répercussion politique. Mais la contestation est un acte plus visible, plus évident que celui de la confortation parce qu'il va à contre-courant. C'est pourquoi, par exemple, on dit de tel cardinal latino-américain refusant un jour une décoration civique qu'il « fait de la politique », ce qu'on n'aurait évidemment pas dit s'il avait accepté cette même décoration. « Etre contre » est un acte politique, mais « être pour » ne l'est pas...

Une action à répercussion politique

peut ne pas tirer son origine de la volonté de pouvoir. L'exemple le plus typique, dans l'ordre de la contestation, est celui du mouvement d'opinion axé sur la défense des droits de l'homme. Sa motivation relève du sursaut de la conscience comme exigence première de dignité humaine. Le combat pour la libération des prisonniers politiques et la lutte contre la torture entrent dans cette catégorie d'action : voir Amnesty International ou l'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture. A l'évidence ce mouvement d'opinion ne vise pas la conquête du pouvoir, mais ses répercussions ont une incidence directement politiques. Les régimes ou gouvernements concernés par ses campagnes ne s'y trompent pas. Ils parlent tous, à droite et à gauche, à ce propos, de « campagnes de diffamation alimentées par la subversion internationale » (ou « l'impérialisme américain », selon le cas). Où l'on voit que s'occuper de la dignité humaine c'est « faire de la politique ».

En Amérique latine, cette prise de conscience des exigences minimales de la dignité humaine se fait dans le cadre de communautés chrétiennes. Reprenons l'exemple des paysans qui décident ensemble d'aller détruire une clôture de barbelés dressée par une grande société agro-pastorale sur la propriété de l'un d'eux. Ce faisant, ils sont vite qualifiés de « subversifs », alors qu'ils entendent

tout bonnement faire respecter leurs droits élémentaires reconnus par la loi. En l'occurrence les subversifs seraient plutôt les grands propriétaires terriens puisque ce sont eux qui subvertissent la loi en vigueur ! Pour les paysans, l'action collective est le terme d'un cheminement commencé dans le cadre religieux. C'est dans la Bible qu'ils trouvent les raisons de leur détermination : la dignité première de l'être humain créé à l'image de Dieu, donc respectable ; la violence des Caïn d'aujourd'hui ; l'injustice et l'oppression dénoncées par les prophètes, et qui sont d'une actualité brûlante à travers la modification brutale des structures agraires sous les coups de boutoir des nouveaux grands domaines agropastoraux ; l'effort de libération du péché et du mal social, comme au temps de l'Exode ; la réalité des paroles de Jésus dans les Béatitudes...

C'est en ce sens qu'on peut dire que la démarche de ces chrétiens est biblique.

Trois revendications

La foi chrétienne apparaît ainsi comme force de libération. Si l'on voulait résumer le contenu de cette affirmation, qui est aussi une constatation, on pourrait le faire à travers les propositions suivantes.

Au Nicaragua, lors de l'insurrection de 1979 qui devait aboutir à la chute du dictateur Somoza, c'est le fait religieux populaire qui a constitué l'essentiel de la charge explosive de la Révolution nicaraguayenne, le sandinisme n'en ayant été que le détonateur politique. Nombre d'observateurs sont formels : la foi chrétienne a fourni à la révolution victorieuse son contenu idéologique, tout comme les structures d'Eglise, à travers paroisses rurales et écoles, lui ont fourni son soutien logistique.

On peut donc affirmer que c'est dans la Bible que les gens du peuple, en Amérique latine, ont puisé et puisent leurs raisons d'espérer et d'agir. Ils découvrent leur identité — leur image — de fils de Dieu en lisant et en commentant les vieux récits bibliques. Phénomène typique d'identification culturelle dont nous avons présenté plus haut le fonctionnement, et dont nous mesurons ici les retombées sociales.

1. La première revendication du croyant est celle de la dignité foncière de l'être humain, parce que créé à l'image de Dieu. La satisfaction de cette revendication passe par la « prise de parole » comme expression du vécu quotidien,

quand les petites gens trouvent un lieu où ils osent enfin parler de ce qu'ils vivent et ressentent. L'Eglise peut devenir (et, de fait, devient) le lieu de cette parole libérée.

2. La deuxième revendication est celle consistant à faire respecter la légalité existante et à exiger des autorités qu'elle fassent tout pour cela. Souvent, par exemple, il existe un statut de la terre permettant aux petits paysans d'accéder à des conditions minimales de vie décente; il suffit en ce cas que la loi soit appliquée. Quand l'Eglise en tant qu'institution, c'est-à-dire au niveau des prêtres et des évêques, fait preuve en l'occurrence de sa solidarité, les possibilités de satisfaction de cette revendication paysanne augmentent d'autant.

3. La troisième revendication, c'est le changement de légalité ou de constitutionnalité. Stade supérieur de la lutte sociale, cette aspiration passe par la prise du pouvoir. En ce cas, la motivation chrétienne prend la forme de l'utopie; celle d'une nouvelle société, juste et fraternelle. Les chrétiens engagés dans ce combat font une alliance tactique ou

stratégique avec telle ou telle avant-garde politique. Mais ici commencent les difficultés et les ambiguïtés dans le rapport foi et politique.

Ces trois revendications ont toutes des incidences politiques caractérisées: elles se manifestent par une attitude de résistance ou d'opposition au pouvoir en place.

Au niveau de la motivation, par contre, les deux premières revendications relèvent en Amérique latine directement d'une sensibilité de type religieux; à ce titre elles traduisent les aspirations profondes et élémentaires des petites gens. La troisième revendication, quant à elle, relève typiquement de l'analyse politique, que celle-ci soit faite par des chrétiens ou pas. Cette revendication procède d'une conscience politique explicite et plus affinée; le facteur religieux devient second ou annexe, voire inutile ou gênant.

Nous retiendrons ici le rôle que joue la Bible dans la prise de conscience des Latino-Américains du peuple pour la satisfaction des deux premières revendications.

Relecture ou lecture de la Bible ?

En procédant à une telle lecture de la Bible, les pauvres — quel autre mot utiliser finalement pour caractériser cette

multitude de paysans, d'Indiens et d'habitants des immenses périphéries urbaines ? — les pauvres, donc, d'Amérique

latine ne tombent pas dans le « réductionnisme biblique ». Ils ne sont pas des progressistes qui chercheraient à mettre le message révélé au service de leur projet politique de conquête du pouvoir : ils n'ont ni projet politique ni souci d'être des progressistes. Ils ne sont que de braves gens prenant ensemble conscience que la violation de leurs droits les plus élémentaires est une atteinte au Dieu vivant. Cela, ils le sentent confusément, dans leur sagesse populaire, mais ils n'arrivent généralement pas à l'exprimer clairement. Le jour où la révélation se produit, ils découvrent que l'humain n'est pas étranger à Dieu et que leur soif de justice imminente — tôt ou tard, c'est-à-dire ici-bas ou de l'autre côté — s'inscrit dans la perspective de la justice de Dieu. « La justice de Dieu peut tarder. Elle ne fait jamais défaut », disent-ils.

La preuve qu'une telle lecture n'est pas réductionniste, c'est que les gens du peuple n'éprouvent nullement le besoin de « démythologiser » la Bible. Dans les sociétés sécularisées, on explique longuement que les onze premiers chapitres de la Genèse relèvent du genre mythique, que Job et Jonas ne sont pas à prendre au pied de la lettre, que les mages à Bethléem, etc. Pour nombre de chrétiens latino-américains, les vieux mythes bibliques continuent de conserver toute leur valeur ; ils fonctionnent comme il a été prévu qu'ils devaient fonctionner : comme une maïeutique, c'est-à-dire une mise à jour, un surgissement dans la conscience des expériences fondamenta-

les de l'être humain affronté à l'ambivalence de sa condition, à la liberté, au mal, à la violence sociale, à l'incompréhension entre les hommes, à la transcendence de Dieu et à son immanence.

Rappeler la fonction révélatrice du mythe, ce n'est pas contester la validité des recherches scripturaires modernes, ni préjuger de l'évolutif à venir des mentalités religieuses héritées du milieu rural. C'est simplement souligner la valeur permanente et la signification actuelle de la Bible comme mémoire collective et comme révélation du mystère de Dieu enfoui en tout être humain et en toute histoire sociale.

On ne peut pas dire non plus que la lecture de la Bible faite dans le cadre du catholicisme populaire critique tel que nous avons essayé de le cerner, constitue une « relecture » au sens où Jean-Paul II en parlait dans sa mise en garde aux évêques latino-américains à l'ouverture de la conférence de Puebla. Les communautés ecclésiales de base, en Amérique latine, ne pratiquent pas l'analyse structurale de la Bible ni n'en font une approche matérialiste. Dire cela, ce n'est pas davantage discréditer des recherches exégétiques tout à fait légitimes dans leur ordre. C'est simplement reconnaître que la présentation littérale de la Bible est une pédagogie directement ordonnée à la vie et à la foi des communautés paysannes ou urbaines (dans les faubourgs).

Si, par hasard, les paysans latino-américains faisaient du structuralisme ou du

marxisme, ce serait, sans aucun doute, à la manière dont M. Jourdain faisait de la prose : sans le savoir ! Simple boutade, dira-t-on. La réalité est malheureusement plus tragique. Ce n'est pas un hasard si la Bible est de plus en plus considérée comme un livre subversif et saisie à ce titre, comme il est arrivé en El Salvador. Est-ce un hasard que les évêques argentins aient, à l'occasion du

congrès marial de 1980, publié un texte du Magnificat dans lequel manque le verset « Il renverse les puissants de leur trône, il élève les humbles » ?

Lire la Bible aujourd'hui, en Amérique latine, c'est entrer de plain-pied dans l'histoire immédiate. L'histoire que font et qu'écrivent les humbles, les petits, « les pauvres de Yahvé ».

Un livre de chevet

La lecture de la Bible ne se fait pas n'importe comment, dans n'importe quel ordre. A l'image de celui qui, chaque soir, choisit le livre qu'il aime dans sa grande bibliothèque et le dévore avec passion avant de passer au suivant, le petit peuple des croyants sait, lui aussi choisir dans la mémoire collective du judaïsme et du christianisme le livre qui parle à son cœur et répond à son attente de l'heure.

Désormais on peut reconstituer l'itinéraire biblique du continent latino-américain au cours des vingt années écoulées, dans le dédale de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le premier livre à prendre place au chevet du croyant a été celui des Prophètes. Il correspond à l'expérience vécue de l'oppression et au besoin de dénoncer l'injustice, au nom de la justice de Dieu. L'imprécation d'Isaïe re-

tentit du fond de l'Amazonie jusque sur les hauteurs de l'Altiplano : « Malheur à ceux qui joignent champ à champ, au point de prendre toute la place et de rester les seuls habitants du pays ! » (Is 5, 8). Il n'y a pas de description plus actuelle de la spoliation des terres des petits paysans par des sociétés agro-alimentaires d'exportation. « Vous écrasez le faible, oppresseurs du juste, extorqueurs de rançons, vous rejetez le pauvre à l'extérieur... » : par ces paroles, le prophète Amos (5, 11-13) stigmatise une situation d'autrefois, mais qui se retrouve étrangement actuelle à travers le phénomène massif de la prolétarianisation des paysans et de la clochardisation des Indiens.

Le second livre à tomber naturellement entre les mains des croyants a été celui de l'Exode. L'épopée de Moïse et du peu-

ple hébreu est vécue comme un appel à la libération de l'oppression et de l'exploitation. Aventure historique devenant le lieu de la révélation de la proximité de Dieu et de sa sainteté : le Seigneur marche avec son peuple et montre la magnificence de son amour. La perspective de la Terre Promise devient l'utopie mobilisatrice pour l'édification d'une société nouvelle dans laquelle l'injustice ne serait plus structurelle.

Pour justifier leur dénonciation de l'oppression et fonder leur effort de libération, les croyants éprouvent le besoin d'ouvrir le livre de la Genèse. La question première de la propriété de la terre y est perçue à travers l'acte créateur : nous sommes les gérants d'un bien essentiel qui ne nous appartient pas ; personne ne peut donc prétendre accaparer la terre pour lui tout seul, surtout pas les grandes sociétés agro-pastorales car elles le font au détriment des petits paysans, les préférés de Dieu parce qu'affectés par le malheur. Le récit du paradis terrestre, première terre promise, fait l'objet d'une lecture « prophétique » : il s'agit d'une vision d'avenir écrite au pas-

sé. Quant à Caïn et Abel, ils sont l'archétype de la violence sociale dont les gens font quotidiennement l'expérience. Dans les mentalités rurales d'Amérique latine on retrouve même les traces de la vieille méfiance biblique envers le milieu urbain (Gn 11, 1-9) et la production industrielle (Gn 4, 22) ; la critique vigoureuse qui est faite aujourd'hui du capitalisme libéral n'est probablement pas exempte de cette méfiance ancestrale.

Le livre des Psaumes et ceux de la Sagesse entrent facilement en résonance avec le vécu des communautés ecclésiales de base. C'est le cas, en particulier, du conflit entre l'impie et le pauvre de Yahvé, conflit qui sous-tend pour une bonne part l'inspiration du psalmiste. Il faut relire le psaume 9, dans sa deuxième partie, pour découvrir avec saisissement qu'il brosse très exactement la situation vécue par tous les paysans latino-américains aujourd'hui spoliés de leurs terres, et qu'il traduit fidèlement les sentiments et le cri de foi de celui qui en appelle à la justice de Dieu pour faire cesser les exactions de l'impie.

La mort des justes

Depuis quelques années c'est le Nouveau Testament qui s'est imposé comme référence habituelle du vécu chrétien en Amérique latine.

La description des premières communautés de croyants et les récits d'emprisonnement de Pierre ou de Paul, dans les Actes des Apôtres, éveillent des échos

particuliers. Cela correspond à la double expérience du catholicisme de ce continent : l'effort communautaire à travers le mouvement ecclésial de base, et la fréquentation des prisons par un nombre grandissant de chrétiens. La prise de conscience, dans la foi, de la situation d'oppression et de la nécessaire libération aboutit logiquement à la répression exercée par le pouvoir en place. Arrestations, emprisonnements, jugements, disparitions, tortures, assassinats : la liste est désormais longue des victimes de l'arbitraire politique. La foi vécue a conduit les croyants à expérimenter la répression sous toutes ses formes. Dans l'adversité, cependant, ils ne désespèrent pas. Aujourd'hui comme au temps de Pierre, l'Ange pénètre dans les cellules pour inonder de sa lumière le chrétien incarcéré, pour faire tomber les chaînes de ses mains, pour ouvrir les barreaux à la liberté de l'esprit, et pour terrasser les gardiens... On n'emprisonne pas l'Esprit.

Si l'espérance est devenue la vertu maîtresse à l'heure de l'épreuve, c'est le chant des Béatitudes qui s'élève dans les communautés chaque fois qu'il y a mort d'un juste. On ne compte plus le nombre de chrétiens assassinés dans l'Amérique latine d'aujourd'hui : paysans, ouvriers, étudiants, prêtres, religieuses et même évêques. Chaque fois qu'une communauté porte en terre l'un des siens mort pour sa foi en Dieu et sa charité envers le prochain, ce sont les Béatitudes qu'on entend proclamer à l'heure de l'Évangile. En particulier la dernière : heureux

les persécutés pour la justice ! Montent aussi en écho les chaudes et lumineuses paroles de la « subversion chrétienne » : le cantique de Marie et son rappel insupportable aux puissants du jour que les petits et les humbles sont les préférés de Dieu.

Le temps de l'épreuve, vécu au rythme du Nouveau Testament, renvoie en même temps les chrétiens à la référence vétérotestamentaire du Serviteur souffrant d'Isaïe. Par-dessus les siècles, l'expérience de la souffrance de l'innocent et de la mort du juste, aussi vieille que le monde des hommes, devient l'occasion de la rencontre de Jésus, l'Innocent et le Juste.

Ainsi se sont ouvert au fil des ans et s'ouvrent encore les principaux livres bibliques dans les mains calleuses des petites gens. Une Eglise est née, vibrante de foi et forte d'humanité communiée.

Mais voici que, depuis peu, les doigts gourds se mettent à feuilleter en tremblant les pages de l'Apocalypse. Présage douloureux... La Bête a fait irruption dans la vie des communautés chrétiennes et est en train de les frapper, de les massacrer, de les dévorer. L'Amérique centrale est pour l'heure son antre. La persécution s'étend, sanglante et implacable. Babylone triomphe, orgueilleusement. C'est alors que montent au cœur du croyant les redoutables paroles des psaumes de la vengeance. Dans l'extrême de la dérélliction sous les coups de la ré-

pression, à l'extrême pointe de la foi ne tenant plus qu'à un fil mais pourtant toujours vive, il ne reste plus au fidèle qu'à en appeler à la vengeance de Dieu pour rétablir la justice... « Jusqu'à quand, ô Dieu, blasphémera l'oppressur ? Jusqu'à quand ? » (73, 10)... « Avec justice il jugera le peuple des humbles, il sauvera les fils de pauvres, il écrasera leurs bourreaux » (71, 3-4)... « Il dominera de la mer à la mer, du

fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Devant lui se courbera la Bête, ses ennemis mordront la poussière » (71, 8-9)... « Dresse-toi, Seigneur, sauve-moi ! Tu gifles tous mes adversaires, tu casses les dents aux impies » (3, 8)...

Foi douloureuse, capable pourtant de laisser échapper dans un souffle le cri d'attente confiante : « Viens, Seigneur Jésus ! ».

« *Français,
vous êtes catholiques* »

Opinions sur un sondage

Le Pèlerin a publié, dans son numéro du 1^{er} novembre, un dossier intitulé :
« Français, vous êtes catholiques ».
Il s'agit d'un sondage qui fait apparaître que quatre français sur cinq
se déclarent catholiques.

Dans cette étude où différentes voix s'expriment
(sociologues, journalistes, historien, cardinal),
on évoque évidemment « France pays de mission »
et on ajoute que l'incroyance n'est pas ce que l'on croit.
Nous savons l'impact de ce document à l'Assemblée épiscopale de Lourdes
sur les perspectives missionnaires.

Un certain nombre de lecteurs de la Lettre aux Communautés nous ont fait part de
leurs inquiétudes.
L'un d'entre eux écrit : « S'il n'y avait pas, dans les pages du Pèlerin,
un tel discrédit jeté sur les efforts missionnaires de l'Eglise de France des cinquante
dernières années,
je n'aurais pas fait l'effort de vous écrire ».

Evitant d'engager une polémique stérile, nous ne pouvons garder le silence.
C'est pourquoi nous ouvrons, ici, un journal à plusieurs voix
où des « hommes de terrain » nous livrent leurs réflexions.

Humiliation et crainte

André Depierre (*)

Lorsque je lis sur la couverture du Pèlerin : « Français, vous êtes catholiques », et en sous titre : « Quatre français sur cinq se déclarent catholiques », je frémis d'humiliation et de crainte...

Déjà, tous les cocoricos me semblent ridicules. Et, ouvriers, nous avons appris combien fondait comme neige au soleil la crédibilité des organisations temporelles qui gonflent le chiffre de leurs adhérents ou de leurs manifestants. Leur disqualification croît dans les consciences en proportion inverse de leurs discours. Car, sur le terrain, on sait... combien de ces incantations d'auto-encensement nous ont fait éteindre nos postes de radio ou de télé !

Moïse, les prophètes, les apôtres, le Christ même nous ont pourtant enseignés à ne pas chercher à plaire ni à rassurer, surtout pas nous-mêmes... Encore moins à flatter le peuple dans le sens du poil.

Humiliation pour nous : car, si 80 % des français s'affirment catholiques, c'est donc que ce nom magnifique ne signifie plus rien pour eux. Il ne signifie plus : « membres du Christ s'efforçant de mettre leurs actes en accord avec Sa Parole ». ...Encore moins « témoins et artisans de l'universalisme, du cœur, de l'esprit, de la foi ».

40 millions de catholiques en France, ça se verrait, ça se saurait... Sur les 12 millions de nos compatriotes qui crient leur solitude à la veille de Noël, pas un qui ne rencontrerait un cœur ouvert, une main tendue, une table joyeuse et fraternelle. Et le Tiers-Monde, qui représente les trois quart de l'humanité crèverait-il encore devant la fraternité de ces millions de riches partageurs ?

Je n'ignore pas que les articles et interviews des pages suivantes, dans ce numéro du Pèlerin, ont largement nuancé le flasch de la couverture... Mais combien de lecteurs ou d'auditeurs ont lu et médité les quinze pages explicatives ? Pleines d'ailleurs du meilleur et du pire.

(*) Prêtre ouvrier à la Mission de Paris, ancien responsable de l'équipe nationale P.O.

Ce qui fait ma crainte pour l'avenir et me scandalise le plus, c'est l'association entre sondage et foi. Voici pourquoi. Vingt-quatre années de vie en milieu paysan — très christianisé — auquel je reste d'ailleurs fortement attaché, puis trente-huit années de vie partagée en milieu ouvrier m'ont appris, jour après jour, cette vérité fondamentale pour tout apostolat : tout être humain est secret ; très peu de gens savent et peuvent exprimer le tréfonds de leur conscience ; combien d'ailleurs ont eu jamais l'occasion de se le révéler à eux-mêmes !

Même entre amis, on ne dit longtemps que la surface de soi, on cache et on tient à cacher le plus profond, c'est-à-dire le domaine entre Dieu et soi. De cette difficulté à dire l'essentiel — du moins en parole — je donne ici deux ou trois exemples très personnels, pris parmi des centaines d'autres...

Depuis plus de cinq ans, nous travaillions tous les jours dans le même atelier de la même usine ; nous peinions sur les mêmes machines ; à midi nous mangions à la même table, nous buvions à la même bouteille ; nous nous faisions une confiance totale dans nos échanges d'ordre professionnel, syndical et familial. Mon compagnon était anticlérical et je le tenais pour incroyant. Un matin, tous deux assis sur une caisse sous la bâche d'un camion, après un gros effort, il m'interpella doucement : « As-tu lu ce passage du livre de la Sagesse... Et ce psaume ? ». Il me les récita. « Avec ma femme, ajouta-t-il, parfois le soir nous lisons une page comme celle-là... Cela nous aide à vivre ». A l'enquête du Pèlerin, ce camarade aurait certainement répondu : « Je ne suis pas catholique ».

Après un an et demi de semi-retraite, j'ai rencontré, l'autre jour, dans l'autobus, l'une des jeunes mamans ouvrières avec qui j'ai « turbiné » pendant six ans. Nous parlions alors dix fois par jour. Très confiante... presque amie. Je connais bien sa famille, son mari, ses gosses. Jamais elle ne s'était dite croyante. Or, en descendant à sa station, trainant son dernier gamin, elle m'a lancé rapidement : « André, devant tous ces malheurs, on devrait prier plus... au moins pour eux ». Elle m'a montré le gosse... Je suis resté silencieux et saisi.

Parmi mes proches de parenté et de cœur, demeurés dans la paysannerie comtoise, il en est — et des meilleurs — qui ne m'on jamais dit : « Je suis croyant et catholique », et Dieu sait qu'ils le sont et d'abord dans leurs actes.

Dieu n'est pas si fort que les enquêteurs de la SOFRES. Il respecte le silence et la pudeur, même le doute et l'incertitude des hommes. Et pourtant

j'ai appris de Lui que : « seul, il sondait les reins et les cœurs ». En somme, en ce qui concerne les relations entre les hommes et Lui, il se réserve le « sondage » et n'en fait pas une proclamation à la Une de sa Révélation.

Jésus d'ailleurs avait bien surpris, puis scandalisé les scribes de son temps, lorsqu'il s'écriait devant un païen : « Je n'ai pas trouvé autant de foi en Israël », ou devant une marginale des mœurs et de la foi : « Va, ta foi t'a sauvée ». Ses sondages n'étaient sans doute pas scientifiques.

Sondeurs et savants qui mettez en fiches le catholicisme des français, je vous avoue que ma révolte devant votre titre, je l'éprouve tout autant devant les militants et les prêtres qui détectent et mesurent partout, et avec la même assurance que vous, l'incroyance et l'athéisme. Une amie très ancienne, ouvrière, mère de quatre grands enfants non-baptisés — une famille exceptionnellement unie — me parlait récemment du prochain mariage religieux de son fils. Pour voir clair et l'aider un peu, je m'avanciais : « Ton gars est sans doute incroyant ? ». Elle me reprit très sèchement : « Comment toi, prêtre, peux-tu dire cela ? Moi, sa mère, je l'ignore. Je laisse ce soin à Dieu... Seuls, mon fils et Lui savent ». Ce fut pour moi une bonne leçon d'humilité devant le mystère de la foi et celui de l'incroyance. Retenons en passant que, si la foi est difficile à vivre et à dire, l'incroyance et l'athéisme le sont tout autant.

Pour l'adoration de l'Indicible et pour le respect de cet Insondable qu'est l'homme, j'espère du moins ne pas voir, demain, distribuer dans les assemblées de foi, des bulletins d'adhésion à l'Eglise catholique. Imitant, encore là, ce qui se fait dans d'autres assemblées d'organisation temporelle. « Tiens, tu n'as qu'à mettre ton nom et signer... Nous, on remplit le formulaire et on compte les adhésions... ».

80 % de catholiques chez nous, ça se verrait... Pas besoin de le dire... « Cependant, Seigneur, je te rends grâce pour tant de tes merveilles parmi les hommes, pour tes dons si divers, partout distribués... Je te remercie aussi pour l'Esprit Saint partagé aux païens aussi bien qu'à nous... et sans jamais faire de différence entre eux et nous... ». Comme disait cet autre pèlerin du Christ, nommé Pierre, au Concile de Jérusalem. (Livre des Actes des Apôtres, ch. 15).

Les questions du quotidien

Xavier Campagne (*)

Nous avons été heurtés par la description faite, dans le Pèlerin, de la situation religieuse en France. Voici le compte rendu des échanges que nous avons eus en équipe sur ce sujet.

Nous faisons d'abord deux remarques préalables :

- il est difficile de parler de l'incroyance, car elle a une connotation négative et il est difficile de parler de ce qui n'est pas.
- il ne s'agit évidemment pas de juger les consciences : personne ne peut le faire dans quelque sens que ce soit ; mais il est nécessaire de nous regarder, et de regarder ceux qui nous entourent, à travers ce qui est vécu concrètement à longueur de quotidien.

Voici des constatations courantes, faites dans nos différents milieux de travail et de vie. Elles sont banales à force d'être évidentes :

- on ne parle pratiquement plus de religion ;
- il n'y a plus ces références spontanées aux textes ou proverbes évangéliques qui étaient autrefois intégrés au langage courant ;
- il n'y a aucune agressivité vis-à-vis de la « foi » des autres ; ça se respecte, c'est le domaine privé, de l'ordre de l'irrationnel, de l'utopie, du sentimental ;
- le groupe « chrétiens dans le monde de la santé » n'a pas la prétention de regrouper tous les croyants de ce monde-là. Il est cependant significatif que, sur 25 000 personnes à Marseille, il ne réunit qu'une trentaine de médecins-infirmiers-aides soignants.

Plusieurs évidences s'imposent :

- *La référence à une dimension religieuse de la vie humaine est globalement absente.*
- C'est aussi vrai dans la réparation navale que dans un milieu hospitalier, dans le secteur tertiaire, dans l'industrie, dans le monde ouvrier ou employé.
- Le souci des gens, ce n'est pas la foi, mais le quotidien dans tout ce qu'il a de difficile. Même dans des domaines comme l'IVG, la contraception, l'euthanasie, le racisme, les divisions, la réconciliation... les réactions et gestes des gens n'ont aucun point d'ancrage, ni dans l'Évangile ni dans le discours ecclésial. L'affrontement à la souffrance, à la mort, à l'inexpli-

(*) Prêtre ouvrier à Marseille.

cable peut faire référence à une imagerie religieuse, mais celle-ci resurgit sans racine dans la vie quotidienne et sans référence à Jésus Christ mort et ressuscité.

- La question fondamentale du « sens » reste posée, même si les gens empruntent leurs remèdes à l'univers de la consommation ou à celui de la réussite humaine.

- *Il n'y a pas d'interrogation sur la foi, Dieu, Jésus (sauf venant de quelques personnes bien précises),*

mais il y en a sur l'Eglise, souvent considérée comme un obstacle.

Le paradoxe est de voir cette Eglise essayer de récupérer ces gens parce qu'ils parlent effectivement d'elle, alors qu'il en parlent pour la condamner et s'en démarquer ; une Eglise qui se raccroche à une religion « populaire » pour se donner des effectifs alors que, pour ce « peuple », c'est l'Eglise qui rebute. Ce qui revient le plus souvent : son pouvoir, sa prétention, son moralisme, son légalisme, ses liens aux pouvoirs.

- *Quand nous pouvons parler ou que nous entendons parler de foi, de religion...,*

nous ne parlons pas de la même chose.

Nous voudrions une religion qui anime notre vie quotidienne ; les gens cherchent une religion (quelle qu'elle soit) qui évade.

Il n'y a d'ailleurs pas à s'en étonner ou s'en scandaliser : c'est bien ce qui est arrivé, en son temps, à Jésus de Nazareth quand ses attitudes et comportements s'affrontaient à la religion juive, au temple et à ses prêtres...

- *Ce n'est pas d'abord le « dire » qui est important, mais le « faire ».*

C'est notre conviction et celle d'un grand nombre.

- La foi, ce n'est pas parler, causer de Dieu, de Jésus Christ, de l'Evangile. La question de Dieu est une interrogation constante que nous avons à vivre là où nous sommes ; elle nous renvoie toujours à une pratique, une marche, une démarche, des comportements, une manière fondamentale d'exister, une certaine façon de vivre avec les autres, « d'habiter » avec eux, de compter sur et pour eux...

- Nous vérifions alors que rencontrer l'incroyance, l'incroyant, c'est rencontrer quelque chose de possible, jusqu'à l'absence, le vide, le non-sens. Quelque chose qui existe en nous. Quelque chose qui met à jour, qui met à nu, en nous, des zones inconscientes, ou inavouées ou reléguées.

- Ne pas nier l'incroyance, c'est reconnaître que nos vies habituelles sont aussi des vies d'incroyants, des vies de foi sur fond de nuit, des vies d'incertitude passionnée.

Une minorité croit au Dieu de Jésus-Christ

Marcel Naudin et Louis Viollet (*)

Un non-baptisé m'a fait la réflexion suivante : « Dites, donc », vos journalistes, ils y vont fort ! J'en ai entendu un, sur Europe I, qui disait : « Français, vous êtes catholiques ! 79 % sont d'accord paraît-il... Mais qu'est-ce qu'ils font des 21 % qui ne sont pas d'accord ? Quantité négligeable ?... C'est ça le respect des *minorités* ?... Que diraient ceux qui n'ont pas voté Mitterrand s'ils s'entendaient dire : Français, vous êtes socialistes ! ?... ».

Je me demande s'il est opportun d'affirmer aux catholiques qu'ils sont *majoritaires* quand on constate la chute spectaculaire de la fréquentation des catéchismes, le désintérêt croissant de beaucoup de jeunes pour les questions religieuses... La réalité, à regarder lucidement en face, c'est que l'Eglise de France, à la fin du XX^e siècle, doit se situer comme une Eglise *minoritaire* ; ce qui ne veut pas dire sans espérance. Ce n'est pas nous rendre service, sous prétexte de nous redonner le moral, que de nous entretenir dans une perspective de chrétienté. Ce n'est pas davantage nous rendre service que de masquer le progrès de l'indifférence derrière certains renaissances, tels que les mouvements charismatiques, l'intérêt de jeunes pour les monastères...

Dans notre secteur de la Souterraine, les gens ne se déclarent pas catholiques. Certains se disent croyants. Il y a aussi les autres. En quelle proportion ??? Une réflexion assez fréquemment entendue est celle-ci : « Chacun a sa croyance », c'est-à-dire une manière très personnelle et très individuelle de se situer au plan religieux. « On respecte la croyance de chacun », c'est-à-dire qu'elle n'a pas à s'exprimer, à s'extérioriser ; elle n'a rien de catholique.

(*) Marcel fait partie de l'équipe de Cerisiers, dans l'Yonne, et Louis de celle de La Souterraine, en Limousin.

Que recouvrent ces croyances ? Elles sont très diverses, très dissemblables, très peu cohérentes. La foi en Dieu est rare. S'exprime-t-elle dans cette formule : « Il y a bien quelque chose au-dessus de nous » ? Des gens attachent beaucoup d'importance aux « bonnes fontaines », ou aux capacités de certaines guérisseuses (pour des enfants atteints de convulsions... encore faut-il qu'ils soient baptisés !), ou encore aux vœux formulés, à des malédictions prononcées... Tout cela, ce sont des croyances. Quant à la foi en Jésus Christ, je suis encore à attendre l'expression même de la part de ceux qui pratiquent. Cette confession de foi, je ne la reçois vraiment que dans les petits groupes de chrétiens qui réfléchissent sur l'évangile, leurs engagements et leurs responsabilités de chrétiens. Les autres pratiquants de la messe du dimanche sont sans doute à situer diversement quant à leur foi en Jésus Christ. Quant à ceux qui ne pratiquent pas mais se marient à l'église et font baptiser leurs enfants, ce n'est pas la foi en Jésus Christ qui les motive. Peut-être une certaine foi en Dieu ; peut-être un certain lien à l'Eglise, signe de grandeur et de mystère, ou bien réalité sociale marquée par une morale et une politique. Quelle est la valeur d'un tel lien ? Tant qu'il n'est pas incorporé dans une communauté de chrétiens vivant de la foi en Jésus Christ, tout reste à faire ! Dans un pays qui se meure et où les chrétiens sont très peu nombreux, le signe évangélique de l'Eglise serait qu'ils soient porteurs d'espérance.

Catholiques, êtes-vous chrétiens ?

Clément Pichaud (*)

Je ne suis pas statisticien, mais face à la présentation du sondage SOFRES - Le Pèlerin, sur lequel s'appuie aussi G. Defois, je suis plutôt d'accord avec les « bémols » du statisticien (et militant) Gabriel Marc : « Il y a, dit-il dans *Témoignage Chrétien* du 16 novembre 81, débat sur l'objectivité en sociologie. Tous les faits et toutes les opinions ne sont pas quantifiables et même ce qui l'est ne peut être lu qu'au travers d'interprétations non dépourvues d'idéologie. Les sociologues que j'ai lus n'interprètent pas tous le fait religieux en France comme le rapport Defois, il s'en faut ». Je trouve vraiment tendancieux d'affirmer « Français, vous êtes catholiques » en soulignant avec force et sans nuances que quatre français sur cinq se déclarent catholiques. Vu de là où je suis, il me semble que J. Potel faisait œuvre plus utile, en 1967, quand il disait qu'il fallait surtout se demander « quel est le Dieu auquel ils croient » (*ICI*, 1^{er} juillet 1967, p. 18). De fait, en 1972 par exemple, une autre enquête SOFRES, patronnée par La Croix et le Pèlerin, révélait que, si 84 % des Français se déclaraient catholiques, 26 % seulement croyaient que Jésus Christ est Dieu, et 32 % qu'il est aujourd'hui réellement vivant. Je sais combien ce qui est le plus intime est difficile à sonder. Mais à mon avis, le Pèlerin n'avait pas le droit de clamer ainsi : « Français, vous êtes catholiques » sans ajouter cette question : « Catholiques, êtes-vous chrétiens ? ».

Car c'est bien là notre problème sur le terrain. Même dans notre petit coin de la « catholique Vendée », combien de « catholiques » sont chrétiens ?

Voici le dernier exemple en date... Dans mon secteur rural, un adulte vient de se faire baptiser, après une longue préparation. Mais c'est un étrange chrétien qui vient de la ville et du communisme.

Prosper, un « catholique » moyen, dit à une voisine :

(*) Prêtre à Beauvoir-sur-Mer, travaillant dans l'ostréiculture.

« Si celui-là se fait baptiser, il aura intérêt à aller à la messe tous les dimanches ; il devrait même mettre des fleurs à l'autel, et tout !

— Mais, Prosper, vous, vous n'allez pas à la messe.

— Ah ! moi, ce n'est pas pareil !

— Mais vous avez été baptisé...

— Ah ben ! si je n'étais pas baptisé, je ne le ferais pas faire maintenant ;

— Mais vous faites baptiser vos enfants...

— Chez nous, tout le monde a toujours été baptisé ! ».

Combien de catholiques de chez nous pensent et agissent ainsi !

Et cela, dès l'enfance. Combien d'enfants m'ont dit : « Moi, je ne peux pas croire ce qu'on dit au caté » (je trouve d'ailleurs tout à fait normal cette « impossibilité » de croire). Sans parler de ceux qui expliquent : « Mon père m'a dit que tout ça, c'est des conneries ! ». Si bien qu'un catéchiste du secteur conclut : « Un bon nombre d'enfants, aujourd'hui, viennent au catéchisme déjà non-croyants. Pendant le caté, ils ne font pas le « pas » de la foi. Et ils quittent le caté, non-croyants comme ils l'étaient au départ... ».

Autre point où le « catholicisme » local me paraît bien problématique : la demande de bénédiction des bateaux. Un gars voulait exiger de moi une bénédiction en disant : « Ça s'est toujours fait. Ça fait pas de bien, ça fait pas de mal ». Un jour où, avant de bénir, j'ai voulu expliquer que, malheureusement, la bénédiction ne garantissait pas contre les avaries et les naufrages, un ancien m'a dit : « Mais à quoi ça sert, alors ? ». Au comité de la Fête de la Mer, j'ai essayé d'expliquer que l'important n'était pas la bénédiction, mais de vivre l'Évangile, en travaillant à améliorer ce qui se passe sur les bateaux, sur le quai et dans les cabanes où on travaille. Alors un gars m'a rétorqué : « Je ne te comprends pas, mais tu as peut-être raison... ». Je ne veux pas dire qu'il n'y ait aucune foi chez les marins. Mais cette foi me semble souvent assez éloignée du message de Jésus.

Et combien de jeunes couples j'ai dû marier religieusement contre ma conscience et, plus ou moins, contre leur gré : « Il n'y aurait que nous, on ne passerait pas à l'église ; seulement, il y a nos familles !... ». Cependant, depuis quelques années, on a célébré plusieurs « fêtes de l'amour » ; des jeunes les ont choisies de préférence à un mariage religieux.

Et combien de baptêmes j'ai dû faire contre ma conscience ! Parfois à cause des grands-parents qui font la guerre à leurs enfants pour qu'ils fassent baptiser. Ou parce que les parents eux-mêmes exigent le baptême

pour cette simple raison : « Chez nous, tout le monde a toujours été baptisé ! ». Malgré la pression sociale, disons-le, depuis quelques années on a tout de même réussi à réaliser des célébrations d'accueil dans l'Eglise, sans exclure un baptême possible dans la suite.

Vraiment, parmi les catholiques de chez nous, je crains que beaucoup ne soient pas chrétiens. Cette situation-là, il faut nous aider à l'éclairer et à la changer. Encore une fois, cela ne veut pas dire qu'ils ne vivent rien de valable, ni même qu'ils n'aient pas une certaine foi, plus ou moins proche de l'Ancien Testament. C'est cela qu'il faut dire et non pas nous répéter : ils sont catholiques ! Et plus chrétiens qu'on pense.

De son côté, l'incroyance est bien un fait, elle aussi. A vrai dire, je suis mille fois d'accord pour reconnaître que ce mot « incroyance » est vraiment trop négatif, et finalement faux. Mais se contenter, come G. Defois, de parler de « sécularisation », me paraît très insuffisant. Là encore, je partage l'opinion de G. Marc : « On ne peut laisser dire, aussi, qu'il y a seulement sécularisation et pas incroyance, ni que 60 % des Français qui se reconnaissent comme « catholiques non pratiquants » sont des « catholiques qui s'ignorent ». Les sociologues ont, sur la religiosité et l'incroyance de cette masse, des interprétations divergentes ». Je ne suis pas historien pour analyser ou contester tout ce qu'on dit sur la « dé-christianisation » : elle ne serait peut-être pas si réelle que cela, dit-on, pour la simple raison que la « christianisation » n'a jamais été aussi profonde qu'on le croit. Comme le dit Jean Delumeau : « L'évangélisation est moins derrière nous que devant nous ». Ce que je constate, c'est que les copains qui ne partagent pas ma foi (façon plus positive de parler des incroyants) : ou bien ils donnent leur vie à d'autres dieux (le fric, la gloire, la puissance...) qui les empêchent de croire au Dieu de Jésus Christ ; ou bien nous vivons des mêmes valeurs (la fraternité, la justice...) et elles peuvent être leur dieu, même s'ils ne leur donnent pas le même nom que moi.

« Nous sommes victimes, dit un pasteur protestant, de 1 500 ans d'histoire : le choix fait par l'Eglise, au moment de Constantin, de prendre le relais des religions païennes, en prenant en charge tout le système religieux et en acceptant de le gérer plus ou moins tel quel ».

Où est l'espace de la mission ?

Jacques Buecher (*)

Jacques a une certaine compétence en sociologie. Il s'intéresse, dans un premier temps, à l'outil d'investigation de l'enquête. Son travail minutieux, en ce domaine, est œuvre de technicien. Il formule un certain nombre de réserves ou de critiques par rapport, dit-il, au « discours de la méthode ». Sans entrer dans les mécanismes de l'analyse sociologique et au risque de trahir sa pensée, la rédaction a pris l'audace de résumer ses premières pages, par ailleurs fort intéressantes pour des spécialistes. Retenons quelques points d'attention :

— Il se demande si « involontairement ou délibérément » on n'a pas confondu des notions fort délicates à manier. N'y a-t-il pas eu un glissement à partir du « sentiment d'appartenance » que peut avoir une personne et le fait qu'on affirme un peu vite son intégration effective ? On sait que, dans notre monde moderne, il y a multiples types d'appartenance à un groupe : ainsi, dans une organisation, du responsable de haut niveau au militant de base, de l'adhérent fidèle à l'ami sympathisant, de la stricte obédience à la conviction critique, d'un impérialisme doctrinal à l'affinité de pensée... Il y a là des degrés qui méritent d'être pris en compte.

— Partant d'une classification binaire « pratiquant - non pratiquant », n'arrive-t-on pas à une pluralité de sens de la notion de pratiquant ? L'auteur émet l'hypothèse que l'Eglise qui a engendré ce concept « n'est plus maîtresse du contenu » véhiculé par ces mots. De plus, il s'interroge sur les termes employés : « Catholiques déclarés ». Que recouvre une telle catégorie ?

— Il souligne une certaine « reproduction culturelle », à savoir l'utilisation constante de catégories que l'Eglise s'est « forgées à une époque précise de son histoire, le temps de la chrétienté ». Ces moyens de connaissance, utiles en leur temps, ne peuvent plus rendre compte de la complexité du tissu ecclésial d'aujourd'hui.

— La formulation de la première question : « Quelle est votre religion ? » n'induit-elle pas une réponse obligatoirement affirmative ? Laisse-t-elle suffisamment place à une possibilité de non-signification de la religion, de la part des interviewés. N'aurait-il pas été préférable, et plus respectueux, de demander tout simplement : « Avez-vous une religion ? ».

« Sur le terrain, poursuit-il, nous sommes dans un autre monde. J'ai rédigé ces pages avec la participation de deux équipes insérées en Gâtinais. Autant nous avons accepté le descriptif du sondage — en le nuancant — autant nous nous sommes sentis en porte à faux avec les conclusions des rédacteurs. Voici quelques faits rapides, tirés de notre expérience en rural et en urbain (Puisseaux-Corbeilles-Montargis) :

Nous vivons dans des secteurs qui, pratiquement, au cours des cent dernières années, n'ont donné aucun permanent prêtre ou religieux à l'institution-Eglise... La pratique dominicale chez nous oscille entre 1 et 2,8 %, d'une commune à l'autre. Sur les cent cinquante dernières obsèques célébrées, trois étaient des funérailles d'un catholique adhérant au credo de l'Eglise. La plupart des mariages célébrés cette année étaient, à trois ou quatre exceptions près sur cinquante, des mariages de baptisés qui ne croyaient pas en Jésus Christ vivant, teintés d'un vague déisme, ou non-baptisés. Dans la préparation du baptême, sur quatorze familles présentes, aucune n'admet de référence à Jésus Christ. Quant au catéchisme, pratiquement 1/3 seulement des enfants baptisés sont catéchisés.

Nos questions :

● Comment expliquer qu'aucune référence ne soit faite, dans le sondage, à la personne de Jésus Christ ?... Alors que l'identité, la singularité de l'Eglise catholique sont tout entières référées à ce pôle fondateur, vérifiées dans la « Primauté de Pierre », lui-même ordonné essentiellement à la personne du Christ...

● Quelle est la signification du ministère ordonné dans l'Eglise ? Que notre Eglise soit honnête : si elle se reconnaît la responsabilité de gérer une religion dont Jésus Christ et l'Evangile seraient absents, qu'elle le dise clairement. Et en particulier à tous ceux à qui elle propose un ministère. Peut-on faire de ceux-ci les gérants d'une religion déiste ?

● La foi chrétienne a-t-elle un contenu objectif ? L'absence de question sur Jésus-Christ ou Dieu-Père laisse à penser qu'il n'en est rien. On glisse inconsciemment d'une affirmation de sentiment d'appartenance à l'affirmation d'une authenticité de foi hors de toute référence à un credo évangélique. Récupération ?

Peut-on pavoiser sur ces 79 % de gens dont l'écrasante majorité ne reconnaît, dans l'Eucharistie, qu'un mode d'intégration sociale et, dans les sacrements, qu'un moyen de maintenir des traditions familiales, de renforcer les liens du clan ?

● Que penser d'une Eglise qui décerne à ces gens-là le label de la communion de foi et, dans le même temps, dans sa pratique, le refuse à des protestants qui, pour beaucoup, partagent le meilleur du credo de l'Eglise ?

Candeur ou stratégie ?

Yvan Daniel (*)

Il est facile de titrer : *Français, vous êtes catholiques !* De la même façon, nous pouvons dire : *Anglais, Allemands, vous êtes protestants !* Regardons de plus près.

L'incroyance et l'athéisme.

Aujourd'hui, la foi ne va plus de soi. Il y a le phénomène massif de l'incroyance. Incroyance plus pratique que théorique, mais incroyance tout de même.

Quatorze ans de participation à la Mission de Paris m'ont fait voir assez vite, puis de plus en plus, que le mythe du « bon païen » ne résiste pas aux événements et à l'histoire de chaque jour. Nous ne pouvons plus nous en tenir, pour juger de la foi et de l'incroyance, aux critères de la pratique religieuse ou du comportement moral. Il ne suffit pas, non plus, d'admettre une certaine sécularisation de la vie, qui est évidente, pour croire relativiser l'incroyance. Il y a des gens qui se figurent qu'ils suppriment ce qu'ils ignorent.

Aujourd'hui, beaucoup de nos contemporains se passent de Dieu, ou tentent à se passer de Dieu, parce qu'ils ont une explication du monde, parce qu'ils ont une véritable foi dans l'humanité. Ce monde athée se présente comme dynamique et constructeur. Il dépasse le monde des travailleurs manuels pour imprégner le monde nouveau qui comprend, dans le salariat, les techniciens, les cadres, les intellectuels.

Les questions se posent alors de façon bien plus radicale que nous ne l'imaginions il n'y a pas si longtemps, ou que certains veulent l'imaginer encore. Nous en arrivons à une véritable civilisation où la culture humaine n'est pas chrétienne, elle n'est même plus marquée par le christianisme.

De plus, des idéologies donnent maintenant un sens aux réalités de la vie quotidienne : vie des quartiers, vie du travail, vie de famille. Le combat pour l'existence prend une forme politique, il s'exprime en termes politiques. Même dans les classes aisées, la situation privilégiée est devenue, aujourd'hui de façon plus visible qu'il y a cinquante ou cent ans, un obstacle aux recherches de la foi. Comme l'écrivait déjà Péguy dans *Notre jeunesse* :

(*) Auteur de « France, pays de mission ? », avec Henri Godin.

« Le monde souffre infiniment plus du sabotage bourgeois et capitaliste que du sabotage ouvrier ».

Sans doute, la conjoncture politique paraît-elle maintenant meilleure que celle d'après la Libération. Le pouvoir est, depuis longtemps, favorable à la religion, au poids social qu'elle représente. Les responsables de l'Eglise, de leur côté, affirment davantage leur indépendance par rapport à ce pouvoir, même s'ils appartiennent aux groupes sociaux dominants, même s'ils en restent solidaires. Et beaucoup de catholiques français se contentent de cette situation, avec les compromissions qu'elle implique nécessairement. Ils souhaitent qu'elle dure.

Périodiquement, des sondages d'opinion viennent sécuriser ces catholiques. Mais n'oublions pas qu'il y a des questionnaires qui semblent établis pour rassurer le client, pour le faire se récupérer sur des valeurs sûres, pour aboutir à resserrer les rangs des usagers et affirmer la cohésion des adhérents.

Cela ne doit pas nous permettre d'escamoter l'importance grandissante de l'incroyance ambiante et de l'athéisme qui s'étend.

Le « catholicisme populaire ».

Sous le nom fourre-tout de « catholicisme populaire » nous pouvons croire que l'incroyance n'est pas si massive que cela ; nous pouvons même essayer de faire croire que l'athéisme n'existe que dans l'imagination d'esprits chagrins, pessimistes. Nous tenons à défendre l'image de marque : « La France, fille aînée de l'Eglise ».

J'ai vécu vingt-deux ans dans des quartiers populaires, d'abord en banlieue : aux Lilas, à Ivry ; puis à Charonne, dans le 20^e arrondissement de Paris. J'ai été sensible aux aspirations des milieux simples, à leurs moyens réduits d'expression. J'ai connu, je connais des chrétiens qui, timidement, se cherchent et mettent longtemps pour se retrouver.

Nous avons là des difficultés certaines. En réalité, nous trouvons une religion de l'humanité, les valeurs de la famille, du métier, de la cité, le sens du développement des sciences. Beaucoup de ceux, de celles que nous rencontrons alors croient à un Etre suprême, à une sorte de Providence qu'il faut mettre de son côté. Ils expriment des intentions de prières : moi aussi, j'en ai conservé plusieurs registres. Ils souhaitent un culte « festif » à certains grands moments de la vie.

Dans tout cela, où est le Christ ? La foi au Christ ? La Conversion au Christ ? Quand nous parlons pour la première fois avec ces hommes, ces femmes, inconnus jusque-là, qui viennent au moment d'un baptême, d'un mariage, pour mettre un enfant au catéchisme, la plupart disent claire-

ment : « Nous, on n'y croit pas. Mais ça se fait ». Ils le disent. Ainsi, nous savons. Et ils savent que nous savons.

Nous ne pouvons pas en rester là. Nous ne pouvons pas, sous l'expression ambiguë de « catholicisme populaire », maintenir (*ce qui est souvent le cas*) ou souhaiter normaliser (*certaines semblent le désirer*) l'ensemble de nos rassemblements de chrétiens au niveau de ces participants passifs, en argumentant que la foi est pour tous, qu'il lui faut un dénominateur commun, le plus petit possible, et, pour terminer, que Dieu seul juge les cœurs. Ce qui est vrai ; mais n'a jamais défini une méthode pastorale. Les doctrinaires devraient travailler plus habituellement à la base.

Le résultat d'un tel choix, c'est que les chrétiens les plus conscients, ou les jeunes plus exigeants, se lassent de tirer comme des boulets ceux pour qui toute avancée est un problème et chaque changement un catastrophe. Nous en sommes témoins tous les jours dans nos rassemblements. C'est à croire que certains responsables de l'Eglise n'y mettent pas souvent les pieds, surtout aux bons endroits.

Il ne faut pas que l'on puisse dire, aujourd'hui, comme l'ont dit les positivistes : « Le mérite de l'Eglise catholique, c'est d'avoir stérilisé le christianisme ».

Aujourd'hui, il faut parler du « jusqu'au boutisme » de l'Évangile. Le bon-garçonisme pastoral est le contraire de l'Évangile. Mais il est normal de faire une place à ces personnes qui viennent demander des services. Si leur religion d'humanité ne leur donne par accès de plain-pied aux sacrements de Jésus Christ, les éléments de leur culture, leurs mœurs, les choix de leurs espérances et de leurs désirs sont réels : ils peuvent, ils doivent nous instruire.

Nous devons nous demander si nous ne restons pas étrangers à cette religion d'humanité dont ils vivent. C'est l'amorce d'un dialogue. C'est le commencement d'un chemin en commun. Ce chemin peut durer longtemps. Dans l'Eglise, cela s'appelle le catéchuménat.

Aujourd'hui, dans la situation de mission qui est la nôtre, au lieu de suggérer un « catholicisme populaire », au rabais, nous devrions plutôt mettre en place un catéchuménat éducateur, à tous les niveaux. Il nous aiderait à préciser cette « identité chrétienne » que nous cherchons tous. Une double question, pour terminer. Ces représentations, quelque peu faussées, de la situation religieuse française que nous venons de relever, sont-elles seulement candides ? Ou bien, veulent-elles amorcer une récupération qui, alors, ne serait pas innocente ?

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Ordination de deux prêtres

« Le 21 novembre 1981, l'église de Parilly, aux confins de Vénissieux, avait sans doute rarement connu une telle assistance : une foule joyeuse venue des horizons les plus divers du département pour fêter le choix sacerdotal d'Yves Petiton et d'Arnaud de Boissieu.

Des camarades de travail des milieux de l'informatique ou du sanitaire et social,

amis, familles, un grand nombre de croyants dont beaucoup de prêtres ouvriers, ainsi que des représentants de la Jeunesse ouvrière chrétienne et de l'Action catholique ouvrière étaient présents.

Une célébration qui dans son déroulement a voulu accueillir les interrogations du monde actuel : racisme, chômage, situations précaires, et

de la jeunesse ; dimension internationale aussi, avec l'intervention d'un chrétien de Haute-Volta.

Des interventions, où les enfants ont tenu toute leur place, et qui ont traduit la volonté d'accueil des communautés chrétiennes de l'Est lyonnais et d'Afrique que rejoindront prochainement Yves et Arnaud ». (Le Progrès, 23-11-81).

Parmi ces interventions, retenons celle de la maman d'Arnaud :

Quitte ta famille, ton pays.
Pars au large...

Les parents d'Yves, et moi-même pour Arnaud, c'est ce qu'il nous a fallu vivre. Nos garçons nous ont donné beaucoup d'heures de gaieté, de tendresse, elles ont été lumineuses et douces comme l'arc en ciel qui paraît et disparaît, elles étaient des joies

du DEHORS, nous les bénissons.

Peut-être oublions-nous, Seigneur, que ces garçons, tu les avais aimés le premier et qu'ils nous étaient **seulement confiés**.

Car c'est Toi qu'ils ont choisi, et ils ont pris pour te suivre, une route difficile, nous posant souvent, à nous,

parents, des interrogations. Mais maintenant nous l'avons saisi : Tu es leur chemin, leur vérité, leur vie, leur lumière ; **Louange à Toi Seigneur**.

Et j'ajouterai un merci spécial au Seigneur car il a permis à mon mari, avant de le rappeler dans sa Lumière, de savoir l'ordination d'Arnaud

toute proche. Ce fut pour lui un instant de joie si profonde qu'elle est indescriptible, inoubliable. Le Père André Laforge en fut témoin. Remercions Dieu.

Mais tout ne se termine pas ici, à cet instant privilégié d'émotion intérieure, cette joie du **DEDANS** ne peut pas finir.

Elle est comme un rocher qui ne peut ni changer, ni passer. Il faut, cette joie du **DEDANS**, que nous la retrouvions aux heures de silence, aux heures d'abandon. Que nous puissions ainsi accompagner nos fils et progresser avec eux dans la Foi où, grâce à l'Esprit, Tu promets la vie en abondance.

C'est Dieu.

C'est le chant de Dieu en nous qui n'a pas de fin qui ne **peut pas finir**.

Dans notre monde agressif et violent, Tu suscites, Seigneur, des **Oasis d'Espérance** où des hommes et des femmes de **bonne volonté** cherchent à se rejoindre en Toi à travers leurs contradictions.

Ouvre nos yeux et nos cœurs pour que nous nous rendions compte que, nous aussi, nous avons à accepter nos **diversités**, à écouter, à accueillir, à discerner. Car tous les hommes sans **distinction** sont tes enfants et Tu as pour **eux tous** le même amour.

L'heure du Christ à Gethsémani n'a pas été une heure paisible...

Aussi ne rêvons pas d'une Foi commode, ni pour Yves, ni pour Arnaud, ni pour **aucun de nous**.

Souvenons-nous des pèlerins sur la route d'Emmaüs... Il leur a fallu de l'aide.

Souvenons-nous de la Samaritaine au bord du puits... Il lui fallait l'eau vive.

Que toutes les Eucharisties désirées, vécues, partagées comme celle d'aujourd'hui, soient cette FORCE de Dieu en nous, une force qui n'a pas de fin et ne peut pas finir, car Tu as dit Seigneur :

« **Sans moi vous ne pouvez rien faire** ».

Les événements de Pologne

Communication de l'équipe centrale aux membres de la mission de France.

Chacun de nous suit avec émotion ce qui se passe en Pologne, tout particulièrement depuis ce dimanche 13 décembre où l'état de siège a été déclaré.

Nous étions heureux, comme beaucoup d'autres,

de voir le Peuple polonais se lever, prendre en main la défense de ses libertés, de SA LIBERTE. Il avait, entre autres moyens, choisi la voie de « SOLIDARITE » pour cristalliser les énergies, pour faire aboutir la volonté d'aller

vers une société démocratique, juste.

Nous étions d'autant plus attentifs à ce mouvement populaire que nous marchons sur des chemins semblables. Croyants, prêtres, nous sommes passionnés de tout ce

qui permet aux hommes responsables, de vivre libres. N'est-ce pas un des soucis prioritaires qui commandent nos choix ?

- Nous croyons aux luttes pour la JUSTICE, aux luttes pour toujours plus d'EGALITE, aux multiples combats des hommes pour bâtir une « CITE FRATERNELLE ».

- Nous croyons à l'AMOUR, avec toutes ses exigences,

un Amour qui fait prendre la vie au SERIEUX,

un Amour qui ne se contente pas de réactions impulsives, de bonnes paroles, ou d'idées toutes faites,

mais qui conduit à se compromettre dans un engagement syndical, voire même politique.

Nous avons appris à vivre la Foi, et le ministère que l'Eglise nous a confié, au cœur même de l'HISTOIRE que les hommes fabriquent à travers leurs combats, leurs solidarités.

Par expérience, nous savons que ces COMBATS sont difficiles, que les solidarités conduisent à risquer sa propre vie. Nous l'accep-

tons, de même que nous reconnaissons à chacun le droit d'avoir une analyse différente, une vision autre de la société. Nous ne sommes pas toujours tous d'accord sur les mêmes choix, les mêmes engagements. Nous en échangeons, conscients de la nécessité de chemins différents pour bâtir un monde nouveau.

Quoi d'étonnant si les « Evénements de Pologne » nous provoquent et nous imposent de crier notre indignation, notre colère de voir bafoués les droits d'un Peuple à la liberté.

- Nous ne pouvons tolérer que la violence, la force, à plus forte raison, quand elle vient d'un parti ouvrier, prennent le pas sur la négociation, sur le dialogue.

× Nous ne pouvons tolérer que l'Etat s'en prenne aux organisations que les travailleurs se sont données, et à leurs responsables. La prison, la force, la mort même n'ont jamais eu raison des peuples en lutte pour leur dignité, leur liberté.

- Nous ne pouvons rester silencieux, inactifs, sous prétexte de « non ingérence

dans les affaires intérieures d'un Peuple ». Nous ne pouvons accepter l'écrasement d'êtres qui veulent - avant tout - vivre libres.

Qui mieux que le Peuple polonais connaît le PRIX de la liberté ?

- Nous nous voulons solidaires de nos frères - croyants ou non.

Nous avons des raisons plus particulières d'être solidaires des Evêques de l'Eglise polonaise car nous sommes conscients de ce que cette Eglise représente. Nous savons comment elle communique profondément aux aspirations, aux luttes et - aujourd'hui - à la souffrance du pays. A ce niveau, notre engagement dans la prière trouve sa pleine dimension universelle.

- Au cours de notre histoire, collectivement nous avons pris position pour défendre les libertés, les droits des hommes et des peuples. Nous avons lutté pour l'indépendance de l'Algérie. Nous avons affirmé notre solidarité avec les Peuples du Chili, de Bolivie, du Salvador... Nos prises de position n'ont ja-

mais été faites à la légère. Elles se situaient dans le droit fil de notre foi en l'hom-

me, de notre volonté de bâtir un monde fraternel. Cette même attitude marque la let-

tre suivante que nous avons adressée à l'épiscopat polonais, juste avant Noël.

Lettre de la Mission de France à l'épiscopat polonais

MISSION DE FRANCE

Fontenay, le 21 décembre 1981

A Monseigneur GLEMP
aux Evêques de Pologne

Pères,

Beaucoup, en France, vont fêter Noël dans l'abondance occidentale des biens de consommation et dans l'oubli de sa signification chrétienne. Que sera Noël pour vous, en Pologne ! Un Noël de froid, sans doute ; de faim, peut-être ; d'angoisse pour l'avenir, certainement.

Au moment où les Chrétiens vont, dans la nuit, célébrer le don de la tendresse de Dieu « afin de guider nos pas sur les routes de la Paix », nous voulons vous dire combien vous nous êtes proches. Ce Noël 1981 sera pour nous habité par le drame de votre peuple et par tous ces pays d'autres continents qui vivent aussi l'épreuve de la nuit. Ici même, dans notre maison centrale, nous accueillons depuis des années des réfugiés d'Amérique latine, témoins des massacres, emprisonnements, tortures, disparitions qui ne cessent de se produire là-bas.

Sans tout connaître de ce qui se passe chez vous nous mesurons — à cause de la place historique qu'occupe l'Eglise en Pologne — combien vos responsabilités actuelles sont

écrasantes et décisives par leurs conséquences. Comment trouver les mots, les gestes, les attitudes qui évitent le pire sans renvoyer à la résignation ? Comment permettre à la vie sociale de continuer tout en défendant la dignité d'un peuple et son droit de choisir la voie qu'il entend poursuivre ? Comment, au milieu de telles contradictions, faire entendre l'Évangile ? Nous demandons à Dieu de vous éclairer dans cette passe tragique.

Nous nous réjouissons et mettons une grande espérance dans les négociations engagées entre Solidarité et les responsables politiques pour l'invention d'un socialisme polonais, démocratique et populaire. Ces négociations avaient pour nous résonance spirituelle : celle d'hommes qui, à travers d'inévitables conflits, cherchent à négocier leurs aspirations à une meilleure liberté collective. La plupart d'entre nous travaillent comme ouvriers et savent par expérience le poids et le prix de tels efforts collectifs. Il ne nous semble pas que l'on puisse séparer le spirituel du politique. Dans leur manière d'inventer leurs rapports sociaux, les hommes n'expriment-ils pas quelque chose de Dieu ?

Dans un premier temps, l'état de siège ordonné par le général Jaruzelski nous a stupéfaits, mais a pu apparaître à plusieurs comme la dernière chance de sauver l'identité polonaise dans une situation complexe, fragile, explosive. Après huit jours de Loi martiale, alors qu'aucune concertation n'est en vue, il nous est impossible — quelles que soient nos idéologies — de fermer les yeux ou même de minimiser la gravité des événements : emprisonnements de militants syndicaux, internements de plusieurs dizaines de milliers de Polonais, suppression du droit de grève et de toute liberté d'expression... et ce sang des ouvriers polonais répandu aux portes des usines. Impossible de nous taire, impossible de cautionner par le silence l'étouffement de ces aspirations populaires.

La majorité de notre pays est en ce moment soulevée par une grande émotion populaire d'où les récupérations politiques ne sont pas absentes. Probablement ce qui nous menace le plus ici, une fois le premier choc passé, est l'usure du temps et le voile progressif de l'oubli. En vous écrivant, nous voulons d'abord vous manifester notre fraternelle amitié en ces heures difficiles et vous dire combien notre Église écoute votre Église. Nous garderons aussi une attention vigilante aux événements de votre pays, prêts à aider au besoin les familles des prisonniers et les victimes de la répression.

Au moment où ces lignes sont écrites, des sirènes résonnent, lançant dans un ciel bas et gris le cri du peuple polonais ; puisse-t-il être entendu de la communauté humaine !

Que l'Esprit vous accompagne et vous aide à trouver des chemins d'Évangile dans la rude tâche qui est la vôtre !

Un week-end de formation

Nous n'étions pas seulement venus écouter une histoire, mais « faire histoire ». L'histoire d'une rencontre avec le début de notre histoire, avec ceux qui l'ont vécu. L'histoire de l'aventure d'un

Rencontre avec Suhard

Derrière le paysan bourru, besogneux et tenace, dont la force permettra de mener à bien tant de combats dans une institution souvent inerte et lassante, nous avons découvert l'enfant qui écoutait pendant des heures les cheminots venant chercher à la maison maternelle la soupe et le coucher pour un soir, l'enfant malhabile et secret... Celui qui saura entendre, celui qui pleurera lorsqu'il apprendra sa nomination d'évêque...

Un souffle contagieux

Mais ce feu n'est pas celui d'un seul, un souffle contagieux le transforme en incendie...

avenir !...

Nous étions venus respirer un souffle contagieux au-delà des mots, des positions, des initiatives parfois déjà dépassés.

Nous, c'est les 11 de la

Peut-être est-ce dans cette pauvreté que s'enracine cette double passion pour un monde qu'il souffre de voir séparé du Christ, et pour une Eglise universelle qu'il souffre de voir désunie et séparée de ce monde. Parmi ses premières paroles, à son arrivée à Reims, on note : « La France d'aujourd'hui, c'est celle qui ne connaît pas le Christ, parce que défigurée par de mauvais bergers... »

Peut-être est-ce dans cette pauvreté que s'enracine à la

Ils en sont encore brûlants, Vinatier et Le Sourd, lorsqu'ils évoquent les débuts de la Mission de France et de la

Formation « Systématique », réunis les 7 et 8 novembre autour de Jean Vinatier, qui nous racontait Suhard (1) et les débuts de la Mission, avec H. le Sourd et C. du Mont.

fois cette sensibilité du visionnaire, celui qui voyait déjà la lumière dans la nuit des décombres de l'après-guerre et du monde coupé de Dieu - comme Thérèse la voyait dans la nuit de la foi - et aussi si cette ténacité dans la lutte d'un homme qui ne peut se résoudre à la pauvreté, ni pour lui, ni pour les autres.

Alors, comment ne pas être prophète ? « C'était en mon cœur comme un feu dévorant... » (Jérémie, 20/9).

Mission de Paris. Et l'enthousiasme des origines continue de souffler, dépouillé de l'aspect conquérant de l'après-

(1) Un des auditeurs trace plus loin le portrait du Cardinal.

guerre que les événements se sont bien chargés de réfréner.

Il fallait avoir du cœur au ventre, et la foi au cœur, pour aller à la sortie des Usines Panhard avec béret, soutane et pélerine « à la cosaque », pour aller « draguer » à la sortie du Métro et à La Bastille pour y crier Jésus-Christ, pour prêcher sur les fortifs de Saint-Ouen en pleine Occupation...

Les initiatives se bousculent dans un va-et-vient permanent entre Suhard, Augros et Godin, et tous ceux qui se lancent sur le terrain, dans la rue. On quitte la soutane, on s'embauche : il faut les rejoindre. On célèbre dans les baraques... Ça ne passe pas tout seul, mais Suhard écoute... et soutient. Petit à

petit, on s'organise pour durer plus qu'un feu de paille : Augros se bat pour le séminaire de la Mission de France à Lisieux et va défendre son projet dans tous les séminaires de France avant même qu'il ne soit réalisé. Et ils sont nombreux à venir, « petits-pères » et séminaristes. Hollande, qui succède à Godin à la tête de la Mission de Paris, voit peu à peu grossir l'équipe de départ. Malgré les dénonciations au Saint-Office et les réticences de Rome, rien ne semble devoir arrêter ce mouvement conquérant et le dernier combat de Suhard obtiendra la reconnaissance officielle de la Mission de France.

Les flammes et le vent souffisent-ils pour faire une Pentecôte ?... C'est un peu comme cela pourtant que

nous nous sommes retrem-pés dans ces « origines », que nous nous les sommes appropriées. Une dynamique qui nous anime encore : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous quand il nous parlait en chemin ?... » (Lc 24/32).

Si nous voulons être fidèles à ce que nous avons reçu, nous sentons bien qu'il nous faut, nous aussi, partir pour faire du neuf avec ceux que nous rejoignons. Mais comment ne pas comprendre du même coup que rien n'est possible si nous ne nous laissons pas consumer par la passion des hommes et de l'Eglise, et si nous ne nous laissons pas entraîner par le vent du large...

Hughes Ernoult

Racines

Thérèse Martin a un an en 1874 lorsque Emmanuel Suhard naît en Mayenne. Dans une terre où la chrétienté solide a saigné pendant les guerres de Vendée. Dans une terre que l'on travaille. Orphelin de père, l'enfant grandit seul avec sa mère dans la métairie pauvre de Brains-sur-les-Marches. Il n'y a pas de livres, ici, ni de distractions autres que le passage des gens humbles des campagnes. L'enfant se forme dans le silence, silence où l'on apprend par le cœur à regarder les hommes et les choses.

De ses racines, le paysan se souviendra toujours avec fierté. Quand l'Eglise en aura fait un cardinal, il en parlera avec l'accent aux tournures graves du pays de Craon.

E. Suhard désire très tôt devenir prêtre. Son allure gauche d'enfant mal dégourdi paraît faire obstacle, mais l'élève se révèle doué et précède tous ses camarades en tête de classe.

Malhabile pour les choses pratiques les plus simples, distrait parfois, il s'imposera toujours par une autorité arrachée à force d'un travail soutenu et exigeant. Il gardera encore ce souci d'être à la hauteur parmi les cardinaux et archevêques.

La conscience d'une distance toujours à parcourir inscrit dans la trajectoire du grand-séminariste une soif inaltérable de vérité. Son modèle à imiter, il le dit souvent, c'est la figure des saints. En rejetant ainsi hors de portée sa propre fin, il choisit de rester pauvre.

Rome

En 1895, l'étudiant entre à la Grégorienne, à Rome, au moment où la crise du modernisme met le monde occidental en effervescence intellectuelle. Sa confiance toute traditionnelle au pape Léon XIII qui a réagi contre la déchristianisation du monde ouvrier, et ses études de Théologie impriment en lui une ouverture qui aura raison de toute crispation conservatrice. Ne dissociant pas ses études d'une finalité pastorale, il participe comme secrétaire, à la « Conférence des Œuvres » où l'on traite des problèmes du monde ouvrier et du monde rural.

Trois mois après la mort de Thérèse de Lisieux, l'abbé Suhard est ordonné prêtre, en décembre 1897. L'année suivante, il revient en Mayenne avec la plus haute distinction de l'Université Pontificale. Il est Docteur en Théologie, Docteur en Philosophie et Licencié en Droit canonique.

Laval

Pendant trente ans, il enseigne la Philosophie puis la Théologie au Grand Séminaire de Laval. Ce sont autant d'années de vie cachée où le professeur vit pauvrement. Le contact et l'écoute prolongés avec des prêtres à former et à conseiller, développe en lui un sens aigu de leur vocation. Il reçoit des lettres de confiance des prêtres mobilisés pendant la Première Guerre Mondiale. Une guerre impressionnante par ses violences et, par là, révélatrice d'un profond paganisme. Conscient des transformations des mentalités, il voudrait adapter à celles-ci la formation au Séminaire et donner aux futurs prêtres des connaissances nouvelles et techniques.

En 1926, quand Pie XI fait appliquer la condamnation de l'Action Française, le professeur Suhard n'est pas touché par les mesures du Saint-Office. Il ne s'est pas laissé gagner par les idées maurrassiennes parce que le nationalisme exclusif lui semble inconciliable avec l'ouverture nécessaire à toute tâche pastorale.

Lisieux et Bayeux

Quand Mgr Maglione, Nonce Apostolique, apprend au P. Suhard sa nomination à l'évêché de Bayeux et Lisieux en 1928, celui-ci ne s'estime pas préparé à la charge d'évêque. Pour lui « l'épiscopat est un fardeau accepté par obéissance, qu'il serait fou de souhaiter ». La consécration a lieu le 3 octobre, jour de la fête de sainte Thérèse, canonisée depuis trois ans. Celle-ci occupe désormais une grande place dans sa vie.

Dès son arrivée, Mgr Suhard examine de près les manuscrits autobiographiques de Thérèse de Lisieux. Pendant l'organisation du centre de pèlerinage, il se charge de l'édification de la basilique. Ses visites au Carmel sont nombreuses ; les carmélites seront associées de près à toutes ses entreprises missionnaires.

Dans son diocèse, l'évêque connaît chaque prêtre. Soucieux de faire avec eux une église centrée sur les préoccupations des hommes, il déménage l'évêché de Bayeux pour aller habiter à Caen. C'est une hantise pour lui de constater, aux environs de la ville, la vie des hommes d'une zone industrielle indépendamment du Christ.

Cette hantise ne fera que grandir en lui devant la déchristianisation de Caen, des diocèses de Reims, de Paris et de toute la France. Le mur qu'il voit se dresser entre le Christ et les foules est ce même écran qui plongeait Thérèse dans l'obscurité. Se souvenant du jour, elle entrait en lutte dans la nuit. Dans son combat mystique, elle demandait, « en échange de ses ténèbres intérieures très profondes, la pleine lumière » pour tous les hommes perdus dans « la nuit mondiale ».

Le P. Suhard entre dans ce même dynamisme missionnaire débordant largement les limites de son diocèse, lui, pour qui « le Christianisme est un fleuve qui tend à se répandre ou alors il n'est rien ».

Reims

Pie XI lance à ce moment l'Action Catholique, voie dans laquelle entre l'évêque de Lisieux. A la suite d'une visite ad limina au pape qui a fait de sainte Thérèse l'étoile de son pontificat, Mgr Suhard reçoit en décembre 1930 sa nomination au siège épiscopal de Reims, en remplacement du cardinal Luçon.

Dans cet immense diocèse, il est d'abord « docteur ». Les 25 lettres pastorales qu'il rédige en 9 ans invitent tous les chrétiens à entrer dans l'effort de l'Action Catholique avec un esprit de conquête missionnaire.

Il est aussi fondateur. Dans les zones rurales totalement déchristianisées, il fonde les Districts Ruraux afin d'éviter l'isolement des prêtres. En ville où les chômeurs sans ressources sont nombreux après la crise de 1929, il crée les Fourneaux Economiques par lesquels les paysans aident les ouvriers.

Dès 1937, le cardinal Suhard soumet un projet de création d'une Mission de France à l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques où il est rapporteur de la question des Séminaires. Sa préoccupation s'étend à tout le pays. La déchristianisation de la France apparaît comme un problème d'ensemble à résoudre par les évêques et leurs collaborateurs directs, les prêtres séculiers.

Au printemps 1939, le conclave se réunit à Rome après la mort de Pie XI. C'était pour le cardinal Suhard le pape parfait. Il a condamné le fascisme italien, déformation systématique qui met en péril l'avenir chrétien d'une jeunesse embrigadée, de même que le nazisme et le communisme athée. Pie XII est élu.

Paris

Le 10 mai, jour de l'invasion allemande dans les Ardennes, le cardinal vient d'être nommé archevêque de Paris en remplacement du cardinal Verdier. Alors commencent ses années difficiles et en même temps très fécondes d'un point de vue missionnaire.

Marqué par le patriotisme des hommes de l'Ouest, il fait une confiance sans retenue au vainqueur de Verdun. A deux reprises, il rend visite au maréchal Pétain à Vichy.

A partir de 1942, quand la zone sud est envahie et au moment des arrestations massives

des juifs à Paris, le cardinal Suhard comprend la gravité des événements. Il est renseigné par le P. Rodhain, son proche collaborateur pendant toute la durée de l'Occupation, mais il ignore le sort réservé aux déportés. Par la suite, il fera savoir qu'il conseille à ce moment au maréchal de remettre sa démission parce qu'il n'a plus les mains libres. L'archevêque de Paris s'interdit toute réaction officielle aux rafles de juifs, d'une part pour éviter les mesures de rétorsion sur les mouvements d'Action Catholique, tout juste tolérés, et d'autre part pour maintenir la possibilité de nombreuses démarches individuelles. Il agit avant tout sur un plan pastoral et reste dans la ligne d'une longue tradition de pratique chrétienne quand il fait l'impossible pour intervenir afin de ravitailler la ville de Paris, exiger un traitement humain des personnes arrêtées et éviter les exécutions d'otages. De Gaulle regrettera son manque de sens politique lorsqu'il présidera en avril 1944 un office religieux à Notre-Dame pour les victimes des bombardements alliés en présence du maréchal.

On a reproché - à tort - au cardinal son attitude vis-à-vis des autorités allemandes. Le nazisme, condamné par lettre de Pie XI, représente à ses yeux le danger immédiat pour la France. Les archevêchés de Paris et de Reims sont perquisitionnés, la Gestapo se méfie de lui. Il ne s'oppose pas au départ de prêtres dans la Résistance à partir de 1943, sans toutefois les encourager.

Dans ce temps d'épreuve où la guerre secrète le paganisme, l'« évangelisation des masses » lui semble la priorité absolue de toute activité apostolique. Avec le P. Rodhain il se soucie d'organiser des aumôneries dans les camps de prisonniers de guerre en Allemagne. Ensemble, ils décident d'envoyer, en novembre 1942, des prêtres dans la clandestinité parmi les ouvriers requis pour le Service du Travail Obligatoire. Ces prêtres indésirés par les Allemands se voient, comme travailleurs, chargés par le cardinal de préparer l'avenir : « Profitez de la période d'épreuve pour donner au renouveau spirituel son ampleur... Les jeunes reviendront, ils auront une place importante dans la construction du pays... » Ces accents rappellent étrangement les grandes figures prophétiques au temps d'un autre exil (Jérémie, 29).

Les Fondations

Pendant les événements préoccupants de cette période troublée, le cardinal Suhard fonde le Centre Catholique des Intellectuels Français (C.C.I.F.), la Mission de France et la Mission de Paris. Il encourage aussi bon nombre d'autres entreprises missionnaires.

L'idée du C.C.I.F. remonte à ses rencontres avec Jean Guitton en 1933. Le Centre répond au souci pastoral d'évangéliser la pensée moderne parce qu'elle influence les jeunes au passage par l'Université.

La Mission de France voit le jour le 24 juillet 1941 grâce à la ténacité du fondateur. Les modalités du travail missionnaire, non prévues à l'avance, sont déterminées par les expériences vécues des prêtres en camps de prisonniers, en camps de déportation et au S.T.O. Dans la même condition que leurs camarades, ils observent un changement radical de conduite à leur égard, changement qui déterminera le choix des prêtres-ouvriers.

En juillet 1942., H. Godin rencontre L. Augros, supérieur du Séminaire de la Mission de France à Lisieux. A partir de là s'élabore un plan d'apostolat avec le cardinal Suhard pour le monde rural et le monde ouvrier. Le rapport de H. Godin et Y. Daniel sur « la conquête chrétienne dans le milieu prolétaire » (« France, pays de mission ? ») précipite la formation de la Mission de Paris en 1943.

Dans ces naissances, les événements sont maîtres. Le cardinal Suhard, hanté par la mission, guette les signes de renouveau du milieu des ruines laissées par la guerre. A ce point d'émergence, le prophète annonce la nécessité de réussir le travail missionnaire sous peine, pour l'Eglise, de manquer une occasion de l'histoire : « Quelque chose est mort sur la terre qui ne se lèvera jamais. La guerre prend son vrai sens. Elle n'est pas un entracte mais un épilogue. Elle marque la fin d'un monde. Du même coup, l'ère qui s'inaugure prend figure de prologue, c'est la préface au drame d'un monde en train de se faire ».

Deux jours avant sa mort, le 30 mai 1949, le cardinal reçoit sur son lit le premier statut canonique de la Mission de France longuement attendu, approuvé par Rome.

Né 4 ans après Vatican I, le paysan de l'Ouest a accompagné, trois quarts de siècle durant, les craquements de son monde. Aux heures les plus tragiques, il n'a jamais cessé de travailler à le construire. Il a pris à cœur d'édifier la « basilique spirituelle » qui devait prendre corps dans ce monde en genèse. Il partageait avec Thérèse de Lisieux la même hantise bousculante et l'entêtement obstiné, terriblement confiant, à ouvrir l'Eglise au chantier de Dieu : le monde.

L'aiguillon missionnaire l'a entraîné sur des chemins non balisés. Dans sa marche, il a entraîné une Eglise qui, dans le mouvement, devenait collégiale. Vatican II a posé une pierre blanche sur son chemin.

(d'après l'exposé de Jean Vinatier)
Alain Le Négrate

“ Religion et publicité ”

Julien Potel

Editions du Cerf.

Un petit livre sobre, rigoureux, aussi efficace qu'un « spot » publicitaire : J. Potel analyse le très habile mariage de la publicité et de la religion, un mariage intéressé que les chrétiens n'empêcheront pas, mais à propos duquel il vaut mieux les alerter sur ce qu'ils y perdent.

Deux thèmes sont développés successivement : d'abord celui de l'usage que fait la publicité de l'imaginaire religieux, ensuite celui du fonctionnement lui-même religieux de l'univers publicitaire.

Chacun s'est plus ou moins rendu compte que nous assistions au détournement, par la publicité, d'un stock encore disponible d'évocations religieuses : cloches et clochers, soutanes, moines joufflus et raffinés, paradis terrestre et jouissances défendues, etc. C'est un constat : au fur et à mesure que certains aspects du christianisme se transforment en folklore désuet, et charmant parce que désuet, la vie sociale se saisit de ces images et met leur reste d'efficacité au service de la création indéfinie de besoins. **Que le « sacré » se trouve ainsi embauché en vue de l'accumulation du capital, ce n'est pas un phénomène nouveau, même si les formes de cette annexion sont neuves.**

Plus intéressant est le second thème : après avoir souligné les harmoniques religieuses de la publicité, l'auteur montre clairement que la publicité tend de plus en plus à se constituer en sphère religieuse. Elle ne fait pas qu'emprunter des oripeaux religieux, elle s'érige et fonctionne socialement comme une religion : elle devient en effet normative, édicte des impératifs, définit des valeurs, elle juge et trace les limites des conduites conformes ou non conformes. Elle va même jusqu'à faire appel à une foi. La force de la publicité vise à occuper la place de la mythologie dont elle a pris d'abord la peau. Ce thème qui est développé dans les chapitres II et III du livre en constitue la pointe, à mon avis.

Le matériau est précis : 2 400 manifestes publicitaires sont analysés dans une même période et couvrant tous les types de communication (radio, télévision, cinéma, presse écrite, vitrine-étalage). Quant à la méthode, elle est celle des sciences sociales des religions : repérage des « valeurs-signes » et déploiement du système qu'elles constituent. Des tableaux nous offrent un panorama des valeurs sociales en vigueur : richesse, prestige, puissance, sécurité, plaisir, élégance, pureté, etc.

Enfin, l'auteur ne se contente pas de décrire un phénomène mais, tout en conservant ses distances, il analyse aussi bien ses effets.

La publicité est l'édifice idéologique nécessaire à l'orientation des comportements économiques en vue du profit, c'est à dire de la satisfaction d'intérêts privés. Elle est

de l'ordre du signe qui **commande** et non du symbole qui **instruit**. Elle « donne avant tout à désirer et à passer à l'acte de consommation » (p. 48). La **totalité** de son fonctionnement s'achève dans le déclenchement de l'acte de l'acheteur : elle assume, **éveille**, démultiplie des aspirations en vue de dicter une conduite, de contrôler un échange commercial. Mais elle doit être faite de telle sorte que son but réel **disparaisse** complètement sous l'illusion d'autres finalités purement imaginaires. Jamais un message publicitaire ne laisse entrevoir à son destinataire la fin effective qu'il poursuit et en laquelle il s'accomplit, à savoir un achat, un mouvement de monnaie et de produit. Ainsi, la publicité répond bien à l'un des éléments de la définition de l'idéologie : l'idéologie est un mécanisme objectif à travers lequel l'individu concret entretient un rapport décalé, inversé, illusoire avec son propre comportement pratique. En réalité, il achète ; en fait, pour sa conscience, il se fait plaisir, il contribue à son bien-être, à sa respectabilité. Pour l'acteur, la fin réelle de son geste s'anéantit dans une fin illusoire qui lui a été inculquée.

Ainsi se produit un imaginaire immédiat, utile, répétitif, fragmenté à l'infini, objectif. Ce n'est pas le propos de l'auteur de traiter du problème social, éthique ou politique que pose cet imaginaire envahissant, mais il invite à y penser.

Enfin, dans le chapitre IV, J. Potel aborde l'effet de retour de la publicité sur la religion. La tâche en ce domaine savère difficile car les études sur ce sujet sont rares, voire inexistantes. Les publicités se contentent de puiser dans la carrière de la religion. Et les quelques chrétiens capables de saisir l'impact de la pub' dans l'expérience de la foi sont dans leur majorité publiphobes. La publicité fonctionne comme une religion : « elle prêche et elle enseigne », ses messages rythment les heures de la journée. La publicité ritualise la vie quotidienne des consommateurs ; elle joue comme une religion certes, mais une religion terrestre, matérialiste, sans transcendance ni révélation (selon E. Morin).

La publicité peut avoir une influence sur l'esthétique industrielle, en particulier par l'affiche. Elle peut contribuer à l'essor des arts graphiques, du pop' art du design, si la photo ne la stérilise pas. Il semble qu'elle n'ait guère d'influence stimulante sur le discours des églises. Pourquoi ? Peut-être parce que tous les claviers qu'elle touche (le naturel, le fonctionnel, le technique, le robuste, le nouveau) cachent sous leur profusion l'étroitesse de son but : sécuriser. Les images religieuses employées sont celles qui ont traversé l'usure du temps, à savoir le folklore du rétro-mythique. Au début de la réforme catéchétique, les pasteurs, étaient surpris de trouver chez les enfants la pomme du paradis terrestre alors qu'ils avaient « démythifié » cette séquence. C'était ignorer la force de la mémoire collective entretenue par la famille et notamment par les anciennes générations. Aujourd'hui, la pub' risque bien de remplacer les grands-mères dans la prolongation d'une mentalité chez des enfants nés au sein d'un univers de plus en plus éloigné du christianisme.

La pub' est déjà là dans l'imaginaire des enfants avant même toute initiation chrétienne et elle pré-forme des consciences que la catéchèse a bien du mal à acheminer. Mais le problème ne se limite pas aux jeunes : les adultes chrétiens eux-mêmes, dans la manière dont ils comprennent leur foi, dont ils représentent leur tradition, dont ils orientent leurs actes de croyants sont marqués par l'image de la religion que la publicité leur inculque. Ici, cet ouvrage suggestif intéresse tous ceux qui travaillent à une formation chrétienne, tous ceux qui sont intéressés à une transmission de la foi. Ces pages peuvent aider aussi des chrétiens à discerner combien leur propre rapport à la foi peut être dénaturé par l'influence qu'exerce sur eux la très omniprésente et très indispensible publicité.

Eric Brauns.

Aujourd'hui la Mission de France, l'espérance infatiguée de l'Évangile,

présenté par Pierre Gerbé et Yvan Daniel,
éditions Le Centurion, 1981, 332 pages.

Quarante ans, c'est le temps de l'Exode, un chiffre typiquement biblique. Le livre que nous présentent Pierre Gerbé et Yvan Daniel pour évoquer les quarante premières années de la Mission de France et surtout présenter son visage d'aujourd'hui, son espérance pour demain, est, comme la Bible et à cause d'elle, animé du souffle de l'Esprit de Pentecôte.

Quand on a lu, il y a quelque quarante ans, le livre d'Henri Godin et Yvan Daniel : « France, pays de mission ? », quand on a écouté le père Augros lancer dans les grands séminaires de France l'appel de la Mission, et qu'on lit ces pages chaudes, ardentes, on se dit que l'Église du Christ n'est pas encore un foyer éteint.

La démarche du livre est significative d'une problématique apostolique renouvelée. On part de la réalité quotidienne, du temps que nous vivons, de l'histoire des hommes. Et c'est dans ce réel que ceux qui ont l'Évangile en mains tentent de se situer en solidarité, de prendre la route, de se laisser provoquer... Dans les mondes où vivent, peinent, souffrent les hommes, la Mission veut être exigence de l'Évangile vécu, infatigablement. Monde ouvrier, Tiers-Monde, monde rural, monde de la santé, du tourisme, secteur tertiaire... Quels sont ces mondes ? Comment le missionnaire y vit-il, témoin obscur et solidaire ? Six chapitres vivants, concrets, à la fois témoignages directs et réflexion aigüe.

A travers cette vie partagée, quelles convictions profondes veulent se manifester ? Au long des pages d'un chapitre dense, on les découvre en acte. Une double fidélité au monde d'aujourd'hui et à l'Eglise, signe de communion, parole de foi, présence de partage. Le double souci de l'enracinement concret dans un peuple, une culture précise et de l'ouverture à l'universel parce que l'Evangile est pour tous et que nul ne peut confisquer Jésus. Un optimisme, presque utopique, et par rapport à l'avenir des hommes et par rapport à l'avenir de la foi.

Comment ces convictions ont-elles marqué quarante années, c'est l'objet d'une étude historique, ponctuée par des dates importantes : 1954 et l'arrêt des prêtres-ouvriers, la guerre d'Algérie, Mai 1968. Ces pages ne cachent pas les conflits (avec la Mission ouvrière, par exemple), les difficultés, les questions posées. Que devient la spécificité de la Mission de France dans une Eglise de France qui se veut tout entière missionnaire ?

Lisez cet ouvrage. Il vous communiquera la passion pour l'homme et la passion pour l'Evangile qui l'anime. Il vous invitera au réalisme et à l'espérance. Il vous apprendra à accueillir les questions des hommes. Il vous redira que la vraie réponse n'est pas celle qu'on récite mais celle qui surgit dans le témoignage des solidarités vécues.

Michel Loez, « Echanges » n° 158, décembre 1981

La grande aventure des touristes de Dieu

(Pèlerins et pèlerinages depuis 4 000 ans)

Jean Vinatier.

Editions Mame.

J'ai lu avec plaisir ce beau livre de Jean Vinatier qui nous fait apprécier, une fois de plus, la précision et la qualité de son information historique en même temps que ses talents de conteur. Ce livre prend place dans une collection destinée aux jeunes, intitulée « Première bibliothèque de connaissances religieuses » (collection dirigée par Odile Dubuisson, aux Editions Mame). L'écriture est simple, directe, suggestive, et la composition d'ensemble peut montrer aux « anciens » combien la mémoire nourrit le témoignage au présent.

En peu de pages, éclairées par de très belles reproductions et photographies, sont ramassés bien des souvenirs qui font parler la longue histoire des pèlerinages dans notre Eglise, mais aussi avant elle et au-delà d'elle. Ceux et celles qui ont retrouvé aujourd'hui le secret des « marches », scandées par la prière et la méditation, s'y sentiront en bonne compagnie. Je soulignerai surtout un point qui me tient à cœur. L'ivraie et le bon grain voisinent dans ces grandes manifestations que sont les pèlerinages. Ce

que nous appelons « la religion populaire » y occupe le plus souvent le devant de la scène. L'évocation de Jean Vinatier invite à renouveler notre regard et notre écoute, à discerner que les chemins et les lieux de la foi vivent beaucoup plus de la longue tradition qui les inspire que de notre questionnement critique. Ce dernier est à pratiquer, certes, mais il ne doit jamais faire oublier les foules qui se rassemblent à Lourdes, à La Salette, à Jérusalem et dans bien d'autres lieux, en laissant parler, sans trop chercher à trier, leurs besoins humains et leur quête de Dieu.

Une invitation à ne pas ranger dans les musées du Christianisme le bâton et la besace des pèlerins. Les jeunes, à qui s'adresse tout particulièrement Jean Vinatier, ont su déjà en retrouver l'usage...

Marcel Massard

Une famille d'ouvriers de 1770 à nos jours

Jacques Marseille.

éditions Hachette.

Jacques Marseille, un jeune auteur de 36 ans, agrégé d'Histoire et enseignant à l'Université de Vincennes-Saint Denis nous invite pendant deux cent trente pages à partager la vie de cette famille ouvrière. A partir de documents qui jalonnent ces deux siècles de la classe ouvrière, nous suivons pas à pas l'itinéraire géographique, social et culturel de huit générations qui composent cette famille. Si les faits, les anecdotes, les événements sont parfaitement authentiques, l'auteur n'a pas rédigé un rapport froid, ni une étude purement scientifique. Son imagination, sa verve littéraire, son art de conteur animent les personnages de cette famille, au patronyme significatif : les Larencontre. Nous sommes dans la tradition des Zola ou des Van der Meersch.

De Paris à Paris, en passant par Troyes, Lyon, Givors, Le Creusot, Roubaix, la famille Larencontre partage les difficultés, les espoirs, les combats... et les joies de millions d'ouvriers. A travers elle, l'histoire de la révolution industrielle et du mouvement ouvrier surgit dans ses aspects les plus quotidiens. Le lecteur, très vite, se sent embarqué dans cette transhumance laborieuse ballottée aux offres du marché de l'emploi (page 66). « Le nomadisme a été la première forme de lutte ouvrière. Il est résistance au despotisme, à l'étouffement des premiers bagnes industriels ». Camille, le pionnier de cette lignée s'étonnera de croiser sur les routes la cohorte des « besogneux » : « les moissonneurs remontant vers le Nord, les vendangeurs descendant en goguette vers le Sud, les ramoneurs à la voix traînante, des bûcherons, des rétameurs, des rempailleurs... et des charpentiers qu'on reconnaît à leurs cannes et à leurs boucles d'oreilles ». C'est un peuple en marche.

Dans cette fresque historique, certaines séquences heureusement surannées, du

moins en France, sont à ranger dans le patrimoine de la classe ouvrière ; tel cet « enfant de sept ans qui travaille du matin à dix heures du soir, en 1840, à extraire des impuretés de la laine avec ses dents ». Par contre, de nombreuses pages demeurent toujours d'actualité. En 1869, l'auteur décrit « le troupeau impressionnant (qui) s'engouffre dans Paris, sans un mot, sans un rire, les joues terreuses... quand le cortège des blouses (les manuels) s'était tari, lui succédait, deux heures plus tard l'aimable défilé des ouvrières, des modistes, des fleuristes... causant vivement, étouffant leurs rires ; enfin leur succédait le cortège sérieux des employés de bureau, regardant leur montre pour régler leurs pas à la seconde près ». N'est-ce pas toujours ces mêmes catégories de salariés qui se bousculent, le matin, aujourd'hui encore dans le métro ?

En 1923, alors que la famille Larencontre a payé un lourd tribut à la première guerre mondiale, un des descendants, Jacques, travaille aux Usines Renault. Il y découvre l'enfer du bruit, des cadences et de la chaîne. « L'usine l'avait suivi partout. Elle était entrée en lui. Dans ses rêves, il était machine. Il lui arrivait d'être éveillé en sursaut par un vacarme imaginaire. Il avait le sommeil d'un gars de la mécanique. Toute la terre n'était qu'une immense usine ». (p. 146).

Ce livre n'est pas seulement un reportage fidèle et précis sur l'univers de la vie ouvrière pendant deux siècles. Il n'est pas uniquement une œuvre picturale sur les conditions de vie des travailleurs comme le sont par exemple les toiles de F. Léger. Il révèle ce souffle puissant du mouvement ouvrier. Il fait percevoir cette sève secrète qui nourrit un peuple. Bien sûr, il valorise les moments exceptionnels : depuis la révolte des canuts (1831) au mois de mai très chaud de 1968, en passant par la commune où le sang coulait dans les ruisseaux de Paris, et le Front Populaire dont les congés payés sont une des plus belles réussites.

L'auteur montre avec habileté le travail humble et obscur de ceux qu'on appelait, hier, des meneurs et, aujourd'hui, des militants. Au passage, il évoque les journées sans soleil comme celle-ci : « après trente sept jours de grève, les ouvriers reprirent le chemin de l'usine sous la promesse très vague d'une augmentation des salaires. On avait presque plaisir à retrouver ses machines. On sifflait pour se croire victorieux ». Mais également, il fait le portrait de Louise (1880) « qui, à vingt sept ans, refuse toujours, au grand désespoir de sa mère, de se marier. Elle préfère s'occuper du syndicat ». Tous ceux et celles qui, aujourd'hui, ont repris le flambeau de la lutte découvriront dans ces pages leurs « pères dans la foi » et pourront en quelque sorte se « ressourcer » au contact de leurs ancêtres qui ont, jour après jour, fabriqué cette conscience collective qui a fait du milieu ouvrier un peuple.

Il faut cependant émettre une petite réserve sur ce roman-vérité. Le cadre intime de la sphère familiale qui parcourt le récit impose des restrictions à la transcription d'événements historiques. Cette critique valable pour l'ensemble de l'ouvrage est notamment manifeste en ce qui concerne le Congrès de Tours de 1920. Résumer le débat social

qui s'est instauré à cette époque par la lutte fratricide entre Caïn et Abel (p. 149-152) laisse dans l'ombre les enjeux de ce congrès : les éléments idéologiques, les courants de pensée, les humanismes, les stratégies syndicales et politiques. Ne retenir de ces clivages que la fascination ou la hantise de la révolution russe, n'est-ce pas à la limite caricatural ? L'histoire se fabrique autant par les masses populaires que par des hommes plus ou moins exceptionnels, mais aussi par les structures sociales et les organisations issues de cette crise du mouvement ouvrier.

Malgré cette réserve, soulignons un mérite de cet ouvrage qui est aussi de présenter dans ses trente dernières pages, un guide original pour le lecteur d'aujourd'hui. Jacques Marseille retrace une brève histoire ouvrière, conseille la lecture d'une bibliographie, propose certains films à voir ou des disques à écouter, signale des musées ou des usines à visiter.

Dans son introduction, l'auteur expliquait son objectif : réinsérer, dans l'histoire officielle, l'histoire populaire qui a toujours été tenue en marge. On peut, en fermant ce livre, estimer que le pari est tenu. Pour ma part, en lisant ce volume d'une traite, j'avais constamment en mémoire cette boutade d'un docker de Dunkerque, permanent syndical, rencontré l'année dernière : « Le port de Dunkerque nous appartient », disait-il. Devant la surprise de son auditoire, il s'expliquait : « évidemment, la Chambre de Commerce, les Armateurs ont, ici, investi des capitaux et de la technologie. Mais nous, dockers, nous sommes les seuls à y pleurer des morts ou des blessés. C'est le prix que nous avons payé ».

Albert Grimaux

Une famille de paysans, du Moyen-Age à nos jours

Jacques Marseille,
éd. Hachette.

Nous voici donc invités, par l'auteur de cet autre livre : « Une famille d'ouvriers... », à connaître la vie et les aventures d'une famille paysanne.

Mais nous allons suivre cette famille « DUTAILLIS » sur une période beaucoup plus longue, à partir de 1033, jusqu'en 1970. Et ceci... au cours de 175 pages seulement.

Sur la page de garde, l'auteur annonce la couleur et le style : « Pour recréer la famille DUTAILLIS, l'auteur a consulté de très nombreux ouvrages. Il tient à remercier tout particulièrement : « Honoré de Balzac, Marc Bloch, Emile Carles, Georges Duby, Noël du Fail, Arnold Van Genepp, Emile Guillaumin, Daniel Halévy, Pierre Jakez Helias, Georges Lefebvre, Emmanuel Le Roy-Ladurie, Rétif de la Bretonne, Emile Zola ».

Cette liste de noms tient lieu de bibliographie.

Nous allons rester dans le même village, quelque part en Ile de France, avec cette

même famille, que nous découvrons par une cinquantaine de petits récits-reportages de trois ou quatre pages. Ici, un tableau de mœurs : les vendanges en 1165, la moisson de 1809,... août 1914 et la mobilisation générale,... une journée de lessive en 1850, les ravages de grande peste noire en 1348,... le village détruit par les Anglais à la guerre de cent ans,... « l'hécatombe patriotique » de la première guerre mondiale.

Tout cela est écrit avec beaucoup de pittoresque et se lit aisément ; certains récits, comme « la fête du cochon », à la fin du siècle dernier sont de véritables morceaux de bravoure.

Mais quelques pages plus loin, nous allons trouver une évocation très précise, chiffres à l'appui, des bouleversements de la campagne française de 1919 à 1931 : les débuts de la mécanisation, l'exode rural, avec le départ de 1 300 000 paysans pour les villes, en une dizaine d'années, les affrontements et incompréhensions entre paysans et ouvriers, etc.

Sur le plan des techniques, cela commence ainsi, au XI^e siècle : « On prit les houes et les haches, et chantant des cantiques, on partit en direction de la forêt défricher une clairière ». Puis c'est la grande révolution, avec ces deux formidables inventions : la charrue, et le collier d'attelage. C'était, au XII^e siècle, le décollage de la production agricole, après la longue utilisation de l'araire. Il faut attendre le milieu du XX^e pour connaître un autre bouleversement technique : « En 1955, Georges, le maréchal-ferrant de Villeneuve, renonça à ferrer les chevaux. Il embaucha deux jeunes mécaniciens et se mit à réparer les tracteurs et les automobiles. A la fin de la guerre, tous les paysans avaient voulu acheter des tracteurs livrés par les Américains avec le plan Marshall. On entrait dans le progrès comme d'autres entrent en religion. Il fallait produire, moderniser, reconstruire la France. La guerre avait fait disparaître le complexe d'infériorité à l'égard de la ville, balayé la vieille méfiance envers la machine. On avait vu l'efficacité des chars américains. C'était quand même autre chose que les braves chevaux de l'armée française » (p. 168).

Vers les années 1970, le vieux grand-père, Julien Dutailis, va rendre visite à son fils Daniel, et son peti-fils Loïc : « Daniel examinait les comptes avec Loïc. Julien n'osa pas trop s'en mêler. Les statistiques et lui n'avaient jamais fait bon ménage. Alors, combien as-tu gagné l'année dernière ?, interrogea malicieusement Julien. En brut ou en net ?, demanda Loïc. Julien n'avait jamais été qu'un paysan ; Loïc, lui, serait un entrepreneur agricole » (p. 174).

Ce parcours historique de Jacques Marseille, qui parfois prend l'allure d'un marathon, ne se limite pas à l'histoire des techniques et du progrès. Il évoque tout autant les calamités ou les oppressions de toutes sortes auxquelles la famille Dutailis a dû faire face : les famines, la peste au XIV^e siècle, les guerres, les dominations et impositions du roi, du seigneur, de l'église locale ! La TVA et l'impôt s'appelaient alors dîme, gabelle, corvées et autres redevances.

Il évoque aussi les luttes séculaires paysannes. Les barrages de routes et occupations de préfecture, aujourd'hui, ne sont que les pâles reflets des jacqueries sanglantes, assassinats des gabelleurs, chargés de prélever l'impôt sur le sel, incendies des châteaux à la Révolution.

Au cours des siècles, nous voyons les Dutailis découvrir la lecture et la « TSF », s'opposer par conservatisme aux « partageux », au temps de Louis-Napoléon Bonaparte, mais voter pour le Front Populaire et l'Office du Blé en 1936. Ils rencontrent souvent l'Eglise et le curé sur leur route. Ce sont de « drôles de paroissiens ». Ils font leur prière et mettent des rameaux bénis au bout de leur champ. Par contre, ils ne vont guère à confesse, et leur conception de la morale sexuelle n'est pas celle de leurs pasteurs qui tonitruent contre l'enfant unique et la contraception, dès le XVIII^e siècle.

La critique littéraire à l'égard de cet ouvrage est fort élogieuse : par le « Monde des livres », une famille de paysans est présentée comme une « réussite sur toute la ligne ». Pour le « Masque et la Plume », il s'agit d'un « livre absolument précieux ».

Oui ; à condition d'en saisir les limites. Il ne s'agit pas d'une véritable « Histoire de la France Rurale », pluridisciplinaire et fortement charpentée. L'ouvrage collectif, sous la direction de Georges Duby, qui porte le même titre (et qui est un ouvrage de référence), est composé de quatre gros volumes de grand format.

Ici, nous suivons l'itinéraire d'« une seule famille de paysans », localisée en Ile de France. D'autres familles, dans d'autres provinces, auraient sans doute vécu d'autres événements. Et raconter un millénaire en moins de deux cents pages, quelle gageure !

On éprouve effectivement cette légèreté quand on compare ce petit volume à l'étude historique (600 pages) fort documentée de E. Le Roy Ladurie : « Montailou, village occitan ». Ce spécialiste prend en compte une mini-société rurale, une petite bourgade de l'Ariège, pendant une très courte période (1294-1324). Je dois avouer que la lecture de ce volume exige parfois de la patience et de l'effort. Rien de tel en ce qui concerne « Une famille paysanne ». De plus, certaines pages, au style à la fois coloré et réaliste, sont des « gros plans » projetés sur l'histoire de la paysannerie et éclairent l'agriculture d'aujourd'hui.

Michel Blondeau

De Vatican II à Jean-Paul II – 20 ans de notre histoire

Jan Grootaers

Editions du Centurion.

Que serait-il arrivé si le Concile avait eu lieu seulement après la crise de 1968 ?

Question insolite sans doute, car on ne refait pas l'histoire. Mais question signifi-

cative. Et, en l'accueillant, je comprends mieux le génie spirituel prophétique de Jean XXIII convoquant le Concile en 1960. Comment ne pas s'en souvenir en lisant une étude passionnante qui vient de paraître au Centurion : « De Vatican II à Jean-Paul II : le grand tournant de l'Eglise catholique ». L'auteur, Jan Grootaers, un laïc professeur à l'Université de Louvain, n'a pas hésité à prendre des risques en écrivant cette histoire. Car c'en est une. Et il n'ignore pas les difficultés particulières de ce genre littéraire quand on est si près des événements. J'en fait l'expérience dans la quête des documents concernant le cardinal Suhard, malgré 20 ans supplémentaires de recul.

Si je tiens ce livre pour important - un livre sérieux pour l'hiver - c'est qu'il concerne notre tâche et, au-delà de nous, tous ceux qui ont la passion paulinienne de faire connaître à nos contemporains le vrai visage du Christ, le message non édulcoré de l'Évangile. On trouvera dans ces pages, 1960-1980, trois thèmes :

- Le pontificat de Paul VI, déchiré entre le désir de vivre la « collégialité » et l'inquiétude de ne plus être « le pape » de Vatican I ;
- l'enjeu des deux conclaves de 1978, à deux mois d'intervalle, qui ont finalement abouti à élire un pape non-italien ;
- enfin quelques clés pour comprendre le « programme de gouvernement » de Jean-Paul II, en particulier une étude très détaillée de ses interventions lors du Concile et des premiers Synodes.

Mais l'intérêt principal de l'ouvrage, à mon sens, se trouve ailleurs : dans la remarquable mise en lumière du rôle de plus en plus important joué par **les jeunes églises et leurs évêques**, que ce soit en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Ils étaient encore peu nombreux au Concile, ces évêques autochtones. Ils le sont de plus en plus et prennent de plus en plus d'assurance, n'acceptent plus l'hégémonie de fait des vieilles églises d'occident, de leur théologie, de l'héritage centralisateur du droit romain.

J'en prends quelques exemples, tels que les présente Jan Grootaers.

1) L'encyclique **Humanae Vitae**, qui a fait couler tant d'encre n'a pas été reçue de la même manière en Europe et dans les pays sous-développés. Dans une lettre collective, signée par 30 des 31 évêques d'Indonésie, ceux-ci écrivent au Pape : « Nous aurions préféré, dans une question si délicate et qui touche si intimement à la vie du Peuple Chrétien, voire à celle du genre humain tout entier, que l'ensemble du collège épiscopal fut expressément consulté ». Ceci pour rappeler la collégialité. Mais, sur le fond, ils approuvent cette position de Paul VI : « La tentation est grande, devant les difficultés, de s'employer avec autorité à diminuer le nombre des convives plutôt qu'à multiplier le pain partagé ». En effet chacun sait que le Birth-Control est un moyen de pression des pays riches sur les pays pauvres. Comme le disait cyniquement un dirigeant : « Il revient toujours meilleur marché de consacrer 5 dollars au contrôle des

naissances que 100 aux investissements » (p. 34). Il est donc vain d'essayer de séparer le contrôle des naissances d'avec **une éducation totale**, y compris une éducation politique. Ceci explique pourquoi les églises des pays sous-développés, écœurées par certaines pratiques européennes ou d'Amérique du Nord (n'a-t-on pas envoyé à ces pays des aliments dans lesquels on avait mélangé des produits contraceptifs sans les prévenir ?) ont accueilli l'encyclique *Humanae Vitae* - dont ils contestaient cependant certains aspects - de toute autre façon que nos églises européennes. Au fond, c'est l'encyclique **Populorum Progressio** qui, pour elles, étaient novatrice et libératrice. Et elles ne se sont pas gênées pour nous dire : « Appliquez d'abord *Populorum Progressio* : nous réfléchirons ensuite avec vous sur d'autres points ».

2) Le Synode de 1969 et la conférence de Medellin (1968)

En 1968, la conférence de Medellin marqua, pour l'Amérique latine, le tournant qu'avait marqué Vatican II pour l'Europe. Les problèmes collectifs sont alors si urgents que la majorité des évêques se sont « convertis » aux besoins sociaux de leurs peuples et que, malgré ses ambiguïtés de départ, **la théologie de la libération**, a trouvé une audience de plus en plus grande. Alors que les théologiens européens se préoccupent surtout d'orthodoxie (que devons-nous croire ?), les Latino-Américains s'intéressent surtout à la pratique (que devons-nous faire pour aimer son prochain comme le Christ ?). Au fond, devant les drames de leur pays, ils auraient volontiers repris en la transposant à l'adresse des Européens, l'apostrophe célèbre de Danton, au moment de la Révolution Française : « Où nous mènent tous vos débats internes ? La persécution sévit ; les pauvres sont persécutés ; le nouveau paganisme est à nos portes, et vous délibérez ! »

En 1969, le Synode reçut l'écho de ces nouvelles manières de ressentir les urgences évangéliques. Les évêques africains insistèrent pour que le Pape soit le « défenseur d'une diversité légitime, dans la mesure où il favorise **la diversité culturelle des églises** et empêche l'absorption d'une église particulière ». Le cardinal Marty se félicita ouvertement de l'importance que prenaient les jeunes églises, pleines de ce dynamisme qui contraste avec les églises de la vieille chrétienté, en perte de vitalité.

3) Le Synode de 1974

devait encore accentuer ces prises de conscience. On vient de s'apercevoir en particulier que les vocations des Instituts missionnaires venant d'Europe sont maintenant (1972) moins nombreuses que celles qui viennent des autres régions du monde. Ainsi des siècles d'hégémonie sont en train de basculer. Le Cardinal Arns, de Sao Paulo, affirme que « c'est dans le combat pour la Justice, la solidarité et la paix que se manifeste la réalité du salut chrétien, même si les groupes socialement privilégiés s'y opposent ». Si bien que ce Synode, dont le programme était surtout axé sur « l'étude de la déchristianisation des pays de vieille chrétienté, est arrivé à mettre à son ordre du jour, l'évangélisation des non-chrétiens du Tiers-Monde et à lui donner une

priorité absolue ». Et, un évêque de Malawi soulignera que « des églises naturellement pauvres peuvent avoir reçu des dons de Dieu - une foi vivante, l'amour fraternel, le sens de l'hospitalité, le sens de la justice - toutes qualités dont les églises riches doivent justement faire leur deuil ».

Au terme de cet ouvrage, riche de bien d'autres analyses, l'auteur énumère les trois questions qui, selon lui vont dominer l'avenir de l'Eglise catholique :

- une plus grande liberté pour chaque église particulière, liberté qui donnera à la collégialité, à la communion tout son sens ;
- une rénovation anthropologique qui permettra le dialogue hommes - femmes dans l'église et un rôle plus important de ces dernières ;
- enfin la valorisation de la fonction des jeunes églises dans l'Eglise universelle.

Il me semble qu'à partir de ces réalités, est pleinement justifiée la décision de la Mission - malgré le nombre modeste de ses membres - de continuer à envoyer quelques unes de ses équipes aussi bien en Afrique qu'en Amérique latine. C'est la meilleure manière de rester attentive à ce qu'ont à nous révéler les jeunes églises pour l'Evangelisation.

Jean Vinatier

1936 : Les catholiques et le Front Populaire

Paul Christophe

Editions Desclée.

Je signale ce livre passionnant pour plusieurs raisons. Remarquable de clarté, de précision, d'objectivité, il permet de revivre cette année cruciale qui a été à l'origine de tant d'espérances populaires. Il montre comment une minorité active de laïcs catholiques (F. Mauriac, E. Borne, E. Mounier, P.H. Simon, G. Bernanos...), a été à la naissance d'un mouvement bien décidé à désolidariser l'Eglise de tout un « ordre » anti-social (« Dieu est-il à droite ? » se demandait la Vie Intellectuelle). L'appui courageux du Cardinal Verdier, et surtout du Cardinal Liénart, à ce mouvement n'est pas moins impressionnant. Enfin les analogies, parfois étonnantes, avec ce que beaucoup de chrétiens vivent aujourd'hui depuis le 10 mai 1981, sont d'autant plus intéressantes et significatives que le livre a paru en 1979. « En présence d'une crise unique dans l'histoire, nul n'a pas le droit d'être médiocre », écrivait le Cardinal Verdier. Cela reste vrai aujourd'hui ; nous le comprenons à la lecture de ces pages si riches, si prophétiques.

Jean Vinatier